

Université de Strasbourg
Faculté des Sciences de l'Éducation

« *L'obéissance si vile* »

Enseignements tirés d'une expérience volontaire dans un orphelinat
bolivien

Marthe Midol-Monnet



Mémoire préparé sous la direction de Henry Vieille-Grosjean
en vue de l'obtention du Diplôme Universitaire
d'Étude de la Coopération et du Développement

Septembre 2013

« Il sort alors de son 'cadre' vital et devient un autre. Comme si cette faculté si rare et si précieuse permettait aux humains non seulement de résister, d'inventer de nouveaux problèmes, d'avoir du courage, mais aussi, dans le même temps, d'accoucher d'eux-mêmes. Et ce, non pas pour avoir des récompenses économiques ou de la reconnaissance sociale, mais pour éprouver le vertige métaphysique d'être un homme et non pas un caniche intelligent ».

Jean-Louis Jeannelle, le 8 février 2013

Sommaire

Introduction

I. Mise en contexte

1. Aperçu satellite : la Bolivie
2. El Alto
3. L'orphelinat – historique et méthodes
 - a) *Para los Niños et le SEDEGES au cœur du Hogar Virgen de Fatima*
 - b) *Le vécu : ce que j'ai vu et vécu durant les 9 mois*

II. L'adaptation du volontaire : l'étonnante perte de repères

1. Observation et distance critique
 - a) *Les coulisses : manquements et difficultés*
 - b) *Questionnement sur la finalité idéologique de l'institution*
2. La mimésis ou l'expérience de la violence
3. Les éléments déclencheurs de la prise de recul

III. La « désobéissance » et le champ des possibles

1. L'appréhension de l'enfance
2. Le champ des possibles
 - a) *La pluridisciplinarité comme antidote à la toute-puissance*

Conclusion

Cela faisait longtemps que je nourrissais le désir de partir à l'étranger pour vivre une expérience bénévole. Et une fois avoir assumé cette envie réelle, j'ai eu le temps de la mûrir durant presque deux ans. A l'origine, je voyais la validation de ma licence comme l'occasion de prendre un an pour m'engager. Mais j'ai finalement décidé de poursuivre l'université pour deux années de Master supplémentaires, ce qui me laissait deux années de plus pour réfléchir à la valeur de mon engagement. J'ai entrepris mes premières recherches d'association en même temps que ma demande pour faire partie du projet d'Intercordia. Et j'ai choisi d'en faire partie précisément parce que je trouvais essentiel de pouvoir intellectualiser mon expérience et porter un regard distancié sur la mission future. Lors de la session de retour, nous avons reçu, en préparation de notre soutenance à venir, une feuille de directives pour son bon déroulement. Et il y a à la fin de la feuille, trois encouragements, dont un m'a marqué : « Votre expérience n'est pas une parenthèse dans une vie mais un élément constructeur de votre posture professionnelle, sociale et personnelle, citoyenne et solidaire ». Il était fondamental pour moi de pouvoir valoriser cette année d'engagement, de pouvoir en tirer des questionnements, des problématiques, des propositions, afin que d'autres puissent les faire fructifier. Comme un passage de relais.

I. Mise en contexte

1. Aperçu satellite : la Bolivie

La mission que j'ai effectuée s'est déroulée en Bolivie, dans la ville d'El Alto, gigantesque banlieue au nord de La Paz. Lorsque je suis arrivée en avion, au-dessus de cette ville, c'était comme de sauter sur une terre toute rouge qui m'était totalement inconnue. Je n'en avais entendu parler que par les récits d'amis partis voyager là-bas, mais d'ailleurs surtout au Chili ou en Argentine. La Bolivie et le Pérou représentaient pour moi deux pays dont on prononce le nom sans avoir beaucoup d'autres clichés que les chapeaux melons ou les jupes colorées des *cholitas* à mettre dessus, et mises à part certaines appréciations sur la dangerosité de ses banlieues et de ses populations 'pauvres'.

C'est en tout cas un territoire qui m'avait toujours semblé blessé à cause de son histoire. Cela, oui, c'est peut-être la seule chose que je savais du 'continent sud-américain'. Je l'associais immédiatement à la conquête du Nouveau Monde, aux pratiques d'évangélisation peu évangéliques, au système des *encomiendas* pratiqué par les colons, et de fait, au massacre des populations indigènes et indiennes. C'est étonnant maintenant de penser qu'à l'université, durant une de mes années de licence, alors que l'on nous avait demandé de choisir un homme, n'importe lequel, qui pourrait rassembler en lui les qualités du 'héros' et d'en faire description détaillée en anglais, j'avais immédiatement pensé à la vie et à la personnalité de Bartolomeo de las Casas, pour les actions qu'il avait mené durant cinquante ans en faveur des droits des indiens, et ce jusqu'à sa mort. A présent que je peux parler de la Bolivie en l'ayant touchée du doigt, d'innombrables fois j'ai pu me rendre compte que ce passé colonial, si lourd, est présent partout, de manière plus ou moins marquée certes, mais bien présent : du XVIIIème siècle jusqu'en 1950, elle est un pays régit par cet héritage colonial, lui-même caractérisé par deux dominantes : c'était jusque là un pays rural, où l'agriculture occupait 70% de la population économiquement active. Une population majoritairement indienne, d'origine essentiellement aymara (aujourd'hui concentrée dans la région de La Paz) et quechua. Le système

de production était hérité de l'époque coloniale des XVème et XVIème siècles autour des *encomiendas*, qui voyaient se regrouper sur un territoire des centaines d'indigènes que l'on obligeait à travailler sans rétribution dans les champs et les mines (seconde dominante). Par la suite, avec l'épuisement des ressources minières, l'*encomienda* s'est peu à peu transformée pour ne plus reposer que sur l'agriculture, aboutissant à la concentration des propriétés terriennes en *haciendas*, qui caractérisent encore aujourd'hui dans une large mesure, le profil territorial agricole de nombreux pays d'Amérique hispanique. Pour l'anecdote, on estime qu'en 1950, 92% des terres cultivables boliviennes étaient aux mains de 6% des propriétaires qui possédaient des terres de plus de mille hectares, tandis que les propriétaires de terrains de taille inférieure à cinq hectares possédaient 0,2% des terres cultivables. L'agriculture, et les mines. Les ressources minières du pays étaient considérables, et les mines de Potosi au cœur de l'énorme *Cerro Rico* dans lesquelles était frappée, au temps de la colonie, la monnaie d'or et d'argent du royaume d'Espagne, en sont restées le symbole. Et c'est l'endroit qui m'a effectivement le plus frappé quant à cet héritage, si l'on peut parler d'héritage. Parce que c'est le seul lieu où, sans ouvrir de livres sur l'histoire de la colonisation espagnole, sans déambuler dans un musée qui retrace cette histoire, on peut éprouver et voir ce que la terre a vécu. Terre mère pourtant si importante aux yeux et au ventre de tous les Boliviens, qu'ils honorent dans une multitude de rites quotidiens et païens et que j'ai découverts tout au long de mon voyage. Presque toutes les représentations picturales que j'ai vues, dans les musées mais surtout sur les murs des villes, représentaient la grande *Pacha Mama* et le plus souvent sous la forme d'une immense montagne. Comme un triangle, plus on se rapproche de la terre et plus ses racines s'étendent. Son visage reste mêlé aux neiges de la cime. Je me souviens précisément d'une, très célèbre, accrochée dans une salle *de la casa de la moneda* de Potosi. Les couleurs étaient très chaudes, elles variaient du brun au rouge orangé. C'était une personnification de la Terre Mère, dont le visage et les mains sortaient du *Cerro*. De l'or tiré de ce mont aujourd'hui exsangue et troué de part en part, les colons espagnols auraient pu, selon ce que certaines bouches veulent faire croire, construire un pont afin de relier la métropole aux colonies

latino-américaines. Ils ne l'ont pas fait. Beaucoup s'est perdu au fond des eaux de l'Atlantique, lorsque les bateaux devaient affronter tempêtes et mutineries. La splendeur triste de cette montagne, on la découvre dès que l'on arrive sur la ville, en bus. Et elle laisse véritablement une sensation de malaise. Elle est l'objet de tant de mythes et de légendes, de tant de haine et de dégoût, et en même temps d'une telle attraction. C'est tout cela que l'on ressent lorsque l'on se rapproche d'elle, que l'on marche vers son pied. Elle a véritablement mangé les hommes qui y ont travaillé durant des décennies pour la prospérité du royaume d'Espagne et elle continue de les manger, parce qu'elle reste la principale source de revenu des trois quarts des habitants de Potosi. Mais bien maigre aujourd'hui est leur butin. J'ai pourtant la sensation que ces hommes ne s'arrêteront jamais de rentrer dans son ventre, même si il était déclaré officiellement qu'elle n'avait plus rien à offrir (ce que je crois déjà être le cas). Elle représente de manière physique la paradoxale fascination qu'ont les Boliviens pour la terre, et l'étrange respect avec lequel ils la traitent.



Tableau représentant la Pacha Mama, *Casa de la Moneda*, Potosi

La région que j'ai découverte pendant mon volontariat et durant le voyage que j'ai effectué à la fin de mon engagement, s'est limitée aux contours montagneux de l'*Altiplano*, 'plaine d'altitude' en espagnol. Mais cela constitue déjà un vaste empire. On peut dire que la Bolivie est constituée de deux grands ensembles géographiques : à l'ouest, la cordillère des Andes, qui représente environ 30% du territoire, et à l'est, les plaines de l'Oriente. Beaucoup de Boliviens de l'Altiplano m'ont décrit ces territoires comme deux pays distincts, certains ne s'étant jamais rendus à l'est, dans la partie amazonienne. Ils m'en parlaient comme d'un endroit où les mœurs des habitants sont différentes, les coutumes, les habitudes locales, les langues, le climat, l'habitat, la faune et la flore. Tout. Comme d'une terre étrangère à l'intérieur de leur pays. La Bolivie, elle est un berceau bordé à l'ouest par la chaîne des Andes, qui s'étend du nord au sud à travers la partie occidentale du pays et entraîne un climat rigoureux d'altitude, très sec et très froid, mais où le soleil ne laisse pas de répit, et bordé à l'est par la forêt dense de l'Amazonie, où la chaleur y est suffocante, mais où le taux d'humidité atteint des degrés tels qu'un habitant des hauts plateaux a du mal à se le figurer.

Le contexte bolivien sur les hauts plateaux est particulier en ce sens qu'il est intrinsèquement lié à la terre, à ce qu'elle a à offrir ; au climat et à ce qu'il permet de faire pousser. Il faut s'arranger avec ces deux composantes et vivre. Et les hommes comme les plantes doivent faire preuve de résistance pour y pousser : l'altitude moyenne y est de 3 300 mètres et il n'y a pas de place pour le confort et les ornements. Il y a les montagnes. Les plaines et les touffes jaunes. Les villages en argile et en adobe. Le flot, le flot des jambes, des ventres et des lèvres. Les dessins, partout, les murs et les indiens, les chapeaux melons et les robes. La laine. La laine des villages. Les troupeaux immenses et les os. Les pierres, le froid. Les touffes jaunes qui lacèrent. Le soleil, les joues et la peau des joues qui se tend jusqu'à l'éclatement. Les costumes, les masques et toute la mascarade. Le sable, la poussière. Les montagnes. Le plat. Il n'y pas d'herbe mais il y a de la neige sur l'île du soleil. Des sommets chauves, des troupeaux épars de lamas et d'alpacas... et les touffes jaunes de *paja brava*, l'herbe sèche comme les rafales brûlantes ou glacées qui balayent ces

étendues désolées, où très peu d'arbres croissent. C'est tout cela qu'il faut imaginer lorsque l'on rentre dans El Alto, c'est au cœur même de ce paysage qu'est née, en l'espace de quelques décennies seulement cette ville aujourd'hui tentaculaire, de l'affluence de familles agricoles ou minières et pour qui le travail aux champs et dans les mines devenait infertile. Elle n'a été déclarée 'ville' officiellement qu'en 1984.

2. El Alto

Elle a longtemps été qualifiée de 'bidonville' de La Paz. Mais c'est un terme qui n'est plus, ou qui n'a jamais été approprié dans son sens étymologique, c'est-à-dire des constructions faites de bidons et de matériaux de récupération. La rudesse du climat y est telle qu'elle n'a pas permis, depuis la naissance de la ville, de bâtir ce type d'édifications. Cependant, l'extrême rapidité de la croissance urbaine a pris de court les autorités nationales qui n'ont pas eu les moyens de gérer cet afflux de population soudain. Aussi s'est-elle accrue sans planification ni organisation aucune, de manière spontanée.

Découvert en 1533 par les espagnols, le site de La Paz a été urbanisé selon un objectif bien précis. La fondation en 1549 de la ville de Nuestra Señora de La Paz, à mi-chemin entre la ville minière de Potosi et l'ancienne capitale inca de Cuzco, correspondait à un objectif géopolitique de contrôle des territoires conquis. La ville se trouve dans une cuvette, appelée la *cuenca* et née de l'érosion exercée sur l'Altiplano par les affluents du *Rio Béni*. L'étendue actuelle de la ville s'étage de 4160 m d'altitude à Alto Lima, à 3180m dans le quartier riche d'*Aranjuez*, au Sud de l'agglomération. Etant donné les contrastes thermiques dus au différentiel d'altitude et accentués par les vents froids qui soufflent sur l'Altiplano, à l'abri desquels se trouvent la *cuenca* et les vallées en contrebas, ce sont les populations les plus aisées qui se sont installées dans la partie d'*El Bajo* (le bas), tandis que les populations les plus démunies sont montées progressivement à l'assaut des pentes abruptes qui rattachent la *cuenca* au plateau supérieur, pour finalement s'étendre sur l'Altiplano, donnant naissance à la ville d'*El Alto* (le haut). La partie basse de la ville

présentant des conditions climatiques moins difficiles, les mécanismes de pression financière ont fait monter les prix des terrains situés en contrebas : les populations démunies ont par là même été contraintes de s'installer là où le prix des terrains était plus accessible, c'est-à-dire à El Alto, plus haut en altitude. Cette organisation de l'ensemble est donc bien singulière, et elle m'a surprise lorsque je suis arrivée et que j'ai découvert peu à peu El Alto et La Paz ; c'est en outre le trajet quotidien que je devais faire pour me rendre à l'orphelinat, vivant à El Alto dans une collocation avec une française et un bolivien et le foyer se trouvant dans la zone sud de La Paz, dans le quartier déjà assez riche d'*Obrajes*. Chaque matin et chaque soir, je perdais et regagnais presque 800 mètres d'altitude, et chaque matin et chaque soir, je pouvais constater, comme un film qui se déroulait en accéléré à travers la vitre du *truffi* (sorte de taxi-bus bolivien) la différence de végétation, d'habitation, de population. Il y a, de fait, une forte ségrégation sociale, les conditions de vie des habitants se dégradant en fonction du gradient croissant de l'altitude. A El Alto, les familles vivent pour la plupart dans des maisons basses faites d'adobe. L'adobe, c'est une technique ancestrale toute particulière de construction, et qui ne coûte pratiquement rien. Les briques sont faites essentiellement de terre crue auparavant moulée à la main.



Vue d'une rue du quartier *Alto Lima*, Distrito 6, El Alto

C'est un mélange de terre argileuse, de paille et d'eau, malaxée et moulée dans un cadre en bois pour former des briques ensuite séchées au soleil. Du moins, cela était vrai pour les premières maisons construites au bord de La Paz, et l'est encore pour celles que l'on construit toujours plus loin au nord, en périphérie. J'ai souvent vu des maisons dont le bas était en adobe, le mur les entourant aussi, et les étages supérieurs, signe extérieur d'ascension sociale, construits en brique. Mais le centre *d'El Alto* et le grand quartier de *Ciudad Satelite* où je vivais, s'étaient parés de briques rouges depuis longtemps. Cela donne, avec l'aridité du sol où rien ne pousse, un univers de briques et de béton.

Assez rapidement, j'ai pu observer les interactions qui se jouent entre adulte et enfant, au sein du premier groupe qui s'offre à voir : la famille. Ces dernières vivent effectivement autant à l'intérieur de ces maisons d'adobe qu'à l'extérieur ; le schéma familial se répète alors sur les trottoirs de la ville lorsque le revenu du père n'est pas suffisant et que la mère vend légumes, tissus et objets artisanaux à même le sol ; il se répète dans les minibus lorsque le père est chauffeur, dans les *tiendas* de toute sorte (boulangerie, épicerie, pharmacie etc...) lorsque la mère est employée ou commerçante. Partout, ce sont des lieux familiaux qui ne sont pas réservés aux adultes professionnels qui exercent un métier. Les enfants et adolescents sont constamment présents. Les concepts modernes de crèche, de jardin d'enfants, de garde par des nourrices ne sont pas à l'ordre du jour en Bolivie – les pratiques des quartiers résidentiels de *La Paz* ou de *Santa Cruz*, ville dite la plus riche de Bolivie, ne représentant en aucun cas la situation de la majorité des familles boliviennes – parce que cela représenterait un coût supplémentaire énorme au sein d'une famille pour laquelle l'enfant peut au contraire être une aide précieuse. J'ai observé beaucoup de cas de figure, où même, étonnamment, un référent adulte ou parental n'était pas présent : dans de nombreuses *tiendas*¹, deux très jeunes filles, avec parfois un bébé dans les bras, ou un garçon. Cela est d'autant plus courant que les enfants ne vont pas à l'école l'après-midi, le dernier

¹ Petit magasin, épicerie

cours se terminant vers 13h. Voici un article, à titre d'exemple, paru dans le quotidien national bolivien *El Deber*, qui pointe la difficulté des parents à s'investir dans l'éducation (ici scolaire) de leurs enfants :

« Irma Laura, professeur de physique-chimie et directrice du collège Manuel Basconez à Potosí, déplore d'abord les conditions économiques des familles. "C'est l'emploi qui fait défaut. Les parents ne parviennent pas à subvenir aux besoins de la famille et c'est souvent le fils ou la fille qui contribuent à joindre les deux bouts." En plus de la fatigue, ces enfants n'ont guère le loisir de faire leurs devoirs et de respecter les horaires des cours ». D'autres enfants sont privés de leurs parents suite à l'émigration massive des Boliviens : partis chercher fortune en Argentine, au Chili ou en Espagne, ces derniers confient aux grands-parents l'éducation des enfants, peu à même de remplir cette mission. Ils deviennent des orphelins de parents vivants ».

De fait, les parents chargent très tôt leurs enfants de responsabilités qui sont devenues impensables en Occident, que ce soit pour remplacer son père dans le magasin familial, ou bien pour garder ses petits frères et sœurs à la maison ou à côté de la mère qui vend des légumes dans la rue. Un exemple notable où l'enfant et l'adolescent représentent une main d'œuvre idéale se joue dans les minibus : est apparu il y a peu de temps le 'métier' de crieur, gagne-pain très fastidieux et extrêmement mal payé, qui consiste à crier depuis la fenêtre arrière du minibus les arrêts et la destination que celui-ci effectue, afin d'attirer l'attention des passants et la détourner dans le même temps des autres véhicules. Ceux-ci étant très bas de plafond et le crieur devant faire preuve de beaucoup de réactivité et d'énergie (c'est lui qui ouvre constamment la porte coulissante du bus pour faire entrer et sortir les clients, qui récolte la monnaie des passagers, qui avertit le chauffeur des arrêts etc...), un enfant a toutes les caractéristiques attrayantes que l'on peut vouloir, en tant que chauffeur, pour son crieur. Une chose que j'ai alors noté très rapidement au sein de ces rapports familiaux 'de rue' et qui m'a frappé, est l'absence totale de marques de tendresse, de gestes affectifs évoquant la filiation, de mots de reconnaissance. Les seules choses qui permettent de reconnaître qu'une fille aide sa mère à débarrasser une table de clients dans un *comedor* (sorte de cantine publique) sont les traits de ressemblance physique d'une part et les noms avec lesquels les deux femmes s'adressent l'une à l'autre (bien souvent, les parents s'adressent à leurs enfants en les

appelant *hija* ou *hijo* > ‘fille/fils’). Non seulement les marqueurs de tendresse étaient inexistantes, mais ils étaient remplacés par des marqueurs oraux de dureté ou d’agressivité. Étrangement, j’ai eu la sensation de me retrouver dans une société ‘violente’ moins du fait de la misère que je pouvais voir et constater tous les jours à cause d’une pauvreté matérielle subie (même si bien sûr, elle participe de cette violence) qu’à cause de ces rapports brutaux, ordinaires, quotidiens. Et c’est justement parce qu’ils s’inscrivent dans l’ordinaire, qu’ils en deviennent banals et qu’ils sous-tendent presque partout la base même et la normalité des rapports entre adulte et enfant (ou prime d’autant plus les rapports de force), qu’ils sont ‘violents’. Je ne peux pas généraliser mon propos, parce qu’il m’est arrivé de voir des parents attentifs à leurs enfants, même si je ne l’ai vu que dans le cadre familial de Jorge, mon colocataire, où je me suis rendue souvent avec lui et où j’ai rencontré ses deux sœurs, son beau-frère, son neveu et sa nièce. Leurs rapports avec les enfants étaient différents de ceux que je pouvais voir dans la rue en cela qu’ils avaient des métiers stables et bien rémunérés, et qu’en plus ils touchaient au domaine même de l’enfance, Hivlin étant assistante sociale auprès des enfants et Victor et sa femme, pédiatres. Je crois pourtant pouvoir dire sans exagérer que ce genre de relations est privilégié et rare, car dans un contexte économique instable, qui touche plus des trois quarts de la population d’El Alto, cette prise de recul par rapport à l’enfance et à ses besoins propres n’est pas possible. Les parents n’en ont techniquement et matériellement pas le temps. Pour autant, cette violence banalisée au cœur des rapports avec l’enfance en général, ne peut être justifiée comme une conséquence directe de cette indigence matérielle. Je n’ai compris que peu à peu, et seulement depuis que j’ai entrepris mes recherches pour aboutir ce mémoire, qu’elle ne pouvait justement pas être justifiable, en aucune manière que ce soit. Et je ne m’en suis aperçue que petit à petit, grâce à mon immersion dans l’orphelinat ; immersion qui m’a fait prendre conscience de l’ampleur et de l’importance des enjeux, lorsqu’un groupe d’adultes a affaire à l’enfance.

3. L'orphelinat – historique et méthodes

a) Para los Niños et le SEDEGES au cœur du Hogar Virgen de Fatima

J'ai donc été accueillie dans le *Hogar de Niños Virgen de Fatima*, situé à La Paz, dans le quartier d'Obrajes. Il m'a été très difficile d'y rentrer, étant donné qu'ils ne me connaissaient pas, que je n'avais pas échangé avec eux par mail ou téléphone avant d'arriver. Je n'étais effectivement pas censée venir effectuer un volontariat avec eux : j'étais partie au départ pour travailler dans une autre association, *Compa Trono*, située dans mon quartier à *El Alto, Ciudad Satelite*. Après avoir passé une très longue phase d'observation – pratiquement un mois – la responsable des volontaires, *Mayra*, m'a finalement donné les directives concrètes de mon engagement avec eux : aider une autre volontaire (au travail depuis plusieurs mois déjà avant que j'arrive) à l'organisation de ses ateliers de peinture et de dessin avec les enfants du quartier, deux heures par jour. Je n'ai pas pu me dire que j'étais partie si loin pour si peu de temps 'à l'œuvre'. J'ai alors cherché avec obstination une autre association à laquelle je pourrais donner le reste de mon temps libre. J'ai fini par la trouver après de nombreux échanges de mails avec d'autres ONG, étrangères pour la plupart. Dans une de ces ONG travaillait *Nina*, une volontaire bolivienne, qui m'a répondu très gentiment, en me disant qu'il y avait déjà trop de volontaires chez eux, mais qu'elle avait auparavant travaillé dans un orphelinat bolivien, qui lui, serait susceptible d'avoir besoin de main d'œuvre. C'est donc exclusivement grâce à elle et par son intermédiaire, que j'ai pu me faire connaître à *Virgen de Fatima*, et que j'ai pu y entrer en tant que volontaire. Cela n'a pas été simple et il a fallu beaucoup de rendez-vous et de visites avec elle, pour qu'enfin je puisse rencontrer la directrice et la responsable des volontaires du foyer.

Le portail est fermé en permanence à clef, et c'est soit un gendarme en uniforme, soit l'homme de main de l'orphelinat qui ouvre. Une fois, j'ai tenté de rentrer sans Nina, qui n'avait pas pu venir ce jour-là. Le gendarme, qui m'avait pourtant déjà vue quelques fois avec elle, ne m'a pas laissée

entrer. C'était catégorique. Par la suite, les volontaires se voient attribuer une carte de volontaire avec une photographie et les dates précises de leur engagement, et c'est cette carte qui devient le passe-droit pour entrer. Un oubli de carte, même après plusieurs mois de travail quotidien dans le foyer, est fatal : le portail reste fermé. Les premiers temps, l'extérieur du foyer m'a paru ressembler à une prison, les murs seulement un peu moins hauts. Il y a trois rangées de fil de fer barbelé qui courent tout le long de ce mur d'enceinte, et rendent l'intérieur totalement inaccessible. Mais une fois à l'intérieur, le cadre n'est pas du tout le même de ce qu'il peut laisser paraître à l'extérieur. Les bâtiments sont en bon état, colorés pour la plupart et il y a des arbres (le climat plus doux de la zone sud est bénéfique pour cela) et même un petit jardin au centre de la structure, où l'herbe est bien entretenue.



Une des *casitas* de l'orphelinat

Sur place, je n'ai que très partiellement réussi à recomposer le puzzle de son histoire. Lors d'événements tels que la fête de l'anniversaire de son ouverture ou la rentrée des classes, au cours de laquelle tous les enfants en âge d'aller à l'école sont rangés bien en ordre face au drapeau bolivien et au portrait du président actuel et chantent l'hymne national. Ces occasions me donnaient l'opportunité de poser des questions à Vicky, la

mamita avec laquelle j'ai pu établir une vraie relation de confiance et que j'ai le plus aidée dans le travail avec les enfants. Questions portant tout le temps sur l'origine de l'orphelinat, son fonctionnement, ses méthodes, son histoire. Mais le statut d'éducatrice de Vicky ne lui permettait pas non plus d'en savoir beaucoup sur le lieu même où elle était employée. Du moins ne m'a-t-elle dit que le minimum, ses réponses étaient très succinctes. Ce n'est qu'une fois rentrée en France, en commençant mes recherches pour mon mémoire, que j'ai pris connaissance de l'organisation globale des différents acteurs qui interagissent au sein de ces foyers d'Etat.

C'est en mai 1978 que *Virgen de Fatima* ouvre ses portes à La Paz - nous fêtons donc ses 34 ans en 2012. Ce foyer est le principal d'un ensemble de douze foyers, tous gérés par le *SEDEGES* - *Servicio Departamental de Gestion Social* - et situés autant à La Paz qu'à El Alto. Ils ont des fonctions et des rôles distincts. Sur les douze, cinq sont spécialisés pour des enfants, adolescents et adultes ayant de graves handicaps physiques ou mentaux, un autre s'adresse à des adolescentes maltraitées ou victimes d'abus et de violences, le septième à des hommes victimes de leur propre violence, un autre encore à des mères jeunes et leurs enfants, et les quatre derniers à des enfants très jeunes ou jeunes. A ces structures étatiques qui constituent le socle de l'accueil des enfants, il faut ajouter la coordination de *Para Los Niños*, une organisation bolivienne non gouvernementale, à but non lucratif, et dont les bureaux sont situés à La Paz. Leur mission : travailler à l'amélioration des conditions de vie des enfants et des adolescents abandonnés ou victimes d'abus, placés en institutions d'Etat dans le département de La Paz. Je n'ai donc compris qu'en rédigeant mon mémoire que c'est cette ONG qui m'a ouvert les portes du foyer, géré par le SEDEGES. C'est en tant que volontaire pour *Para Los Niños* que j'ai pu accéder aux enfants.

Voilà à peu près toutes les informations que j'ai pu trouver concernant cette organisation : depuis 1995, l'ONG travaille en coordination avec le SEDEGES, dans les foyers et institutions d'Etat, afin d'améliorer l'attention, l'éducation et le développement des enfants et des jeunes : « Ce qui a commencé comme une petite organisation non gouvernementale maniée par un groupe de volontaires pour les enfants dans le foyer *Virgen*

de Fatima, s'est transformé, avec les années, en une organisation travaillant dans douze foyers et institutions d'Etat ». Des bébés de quelques mois aux adolescents de 18 ans, tous ont des antécédents douloureux et variés : orphelins et enfants abandonnés, jeunes délinquants, victimes de violences, de trafic sexuel, d'abus domestiques, avec des handicaps physiques ou mentaux. Leur site internet dit encore que l'ONG soutient le travail des autorités et de l'assistance médicale. Toutes les activités et les projets mis en pratique par l'organisation sont faits en accord avec le SEDEGES, par l'intermédiaire d'une convention écrite indiquant les attributions de chaque partie, ceci afin d'assurer l'implantation, le développement et le soutien des activités. Toutes les donations, nationales et internationales sont orientées à des activités ayant un bénéfice direct sur les enfants et les jeunes. L'ONG ne fonctionne que sur la base du volontariat, profitant du temps et des capacités de personnes résidentes à La Paz, boliviennes ou étrangères, en les orientant sur les nombreux projets des différents foyers. Le coordinateur de l'ONG et celui des volontaires sont également bénévoles et gèrent les activités quotidiennes de l'organisation. Seules les personnes qui apportent une assistance technique pour des projets spécifiques dans les foyers sont salariés. Tous les employés salariés sont boliviens. Enfin, *Para Los Niños* est géré par un groupe de volontaires qui constitue le Conseil des Directeurs de l'organisation. Le Conseil est constitué d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire, et de quatre à huit Membres additionnels qui apportent leurs capacités, financières, légales ou un soutien éducatif. Le Conseil se réunit régulièrement et ses membres sont élus lors de l'Assemblée Annuelle Générale. Les Membres de l'organisation sont des personnes engagées et sensibles aux objectifs de *Para Los Niños*, soutenant ses activités avec du temps, de l'énergie et un soutien financier.

b) Le vécu : ce que j'ai vu et vécu durant les 9 mois

Virgen de Fatima constitue donc le plus gros centre, et peut accueillir jusqu'à 150 enfants âgés de quelques mois seulement (parfois quelques semaines) à 8 ans. Ces derniers sont ensuite transférés dans

d'autres foyers du SEDEGES, certains sont adoptés ou retournent dans leur famille. Mais le site internet de *Para Los Niños* ne déguise pas la réalité :

*« Virgen de Fatima est un foyer transitoire pour enfants âgés de 0 à 8 ans. Ces enfants ont été abandonnés, abusés, perdus ou sont orphelins, et se trouvent protégés et recueillis par l'état. C'est un foyer transitoire, mais en réalité, beaucoup d'enfants vivent au foyer durant de longues périodes, jusqu'à ce qu'ils soient transférés dans une autre institution. Seul un très faible pourcentage (5%) d'enfants sont adoptés ou retournent dans leur famille. Virgen de Fatima peut accueillir jusqu'à 150 enfants et la structure compte cinq salles (0-2 ans) et cinq maisonnettes (2-8 ans). Les éducatrices ont la charge d'une quinzaine d'enfants et travaillent par tour de garde de 24 heures. Elles sont responsables du soin des enfants, qui inclut l'alimentation, la toilette, le lavage des salles, des vêtements, etc. Pour tout cela, il n'est pas rare, qu'avec une personne par salle ou par maison et compte tenu de tous les besoins physiques que les enfants nécessitent, elles n'aient pas de temps suffisant pour une attention individuelle et les enfants souffrent de beaucoup de problèmes associés à leur institutionnalisation ».*²

Presque tout ce que j'ai appris par moi-même dans l'institution est résumé dans ce paragraphe. Lorsque je suis arrivée pour mon premier jour de travail effectif, après avoir reçu ma carte de volontaire, la coordinatrice m'a emmenée dans la salle 3, où se trouvent les 'bébés' de 1 an à 1 an et demi, en me disant que dans cette salle, la *mamita* (c'est ainsi que tout le monde – le personnel comme les enfants – appelle les éducatrices) avait besoin d'aide. Le temps que je me retourne et elle était déjà partie. Le fonctionnement quotidien de l'orphelinat, je l'ai donc appréhendé jour après jour. Le déroulement objectif d'une journée, sans l'aide d'un volontaire, est long et en même temps très court pour une *mamita*, quelle que soit la salle ou la maison à laquelle elle est assignée. Mais je parlerais seulement des salles réservées aux bébés et enfants de quelques semaines à 2 ans, étant donné que je n'ai pratiquement jamais eu le temps d'aider les *mamitas* des *casitas*. Selon l'âge des enfants, le rituel diffère quelque peu, mais pour être passée dans toutes les salles (sauf la dernière, la *sala 5*), j'ai constaté que la routine que l'on 'impose' aux enfants est pratiquement la même. Seuls les

² Traduction faite par l'auteur

horaires du coucher ou du lever peuvent changer, le temps de sieste également, et enfin la nourriture.

La *mamita* prend la relève de sa collègue entre 7h et 8h le matin, heure à laquelle les enfants dorment encore ou se réveillent à peine. Chaque jour, la physiothérapeute de *Para Los Niños* amène l'emploi du temps des enfants qu'elle va venir chercher pour les stimuler dans les ateliers de psychomotricité. Mis à part ces cas où un enfant sort de la salle (ils ne sont d'ailleurs pas tous concernés par les ateliers), ils y sont constamment. Entre 8h30 et 9h, les biberons sont donnés aux enfants dans leur lit et la *mamita* en profite pour se changer, apporter ou aller chercher le linge à la laverie et choisir la tenue de chacun des enfants. Le travail commence. Une fois les biberons terminés (il faut qu'ils soient tous terminés), elle change les enfants et les habille pour la journée. Le bain a lieu une à deux fois par semaine selon les salles et toujours l'après-midi, après la sieste. Lorsqu'elle les change ou les habille, il se peut qu'elle les prenne deux par deux voire même trois par trois quand un volontaire peut lui prêter main forte. L'habillement va extrêmement vite, les couches lavables et les habits de nuit sont mis dans un bac à terre car ils sont sales ou mouillés systématiquement. Elle essuie très rapidement les fesses avec un coin de couche sec et l'habillement commence : la couche (jetable quand il y en a) puis un maillot de corps et des collants. Cela, c'est la base qui vaut pour tous, garçons comme filles. Ensuite, viennent compléter pantalons, robes, jupes et t-shirts. Plus les jours se rapprochent de l'hiver et plus les mamitas mettent des habits chauds, des bonnets, plusieurs paires de collants. Tout cela se fait avec une dextérité vertigineuse qui m'a vraiment impressionnée, surtout les premières semaines, lorsque j'avais besoin de beaucoup de temps et lorsque mes gestes étaient calmes et tendres envers les enfants. Enfin, les garçons se font donner un coup de peigne et les filles se voient toutes attribuer des coiffures très sophistiquées, avec des tresses ou plusieurs couettes bien alignées sur le dessus du crâne qui les font grimacer ou pleurer de douleur. Une fois habillés, ils sont déposés dans la salle de jeu attenante à la salle de bain ou à la chambre, et la *mamita* ne les touchera plus jusqu'à l'heure du repas. S'il y a trop de bruit ou que l'un pleure plus fort ou plus longtemps qu'à l'accoutumée, elle haussera le ton depuis la chambre ou la salle de

bain. Les enfants se calment généralement assez vite sur les injonctions de la *mamita*, chose bien différente avec les volontaires. La cuisinière apporte les bols des enfants entre 11h30 et 12h et c'est une soupe très épaisse faite de légumes et de viande mixés. Selon l'âge des enfants, il y a plus ou moins de soupe dans les bols, mais de la même manière que les biberons, ils doivent tous être entièrement terminés et de la même manière que l'habillement, l'incroyable rapidité avec laquelle la *mamita* les fait manger m'a beaucoup impressionnée. Après avoir avalé leur bol, ils sont remis dans la salle de jeu et ce jusqu'à l'heure de la sieste, vers 15h environ. La *mamita* les couche directement, vérifie en tâtant que leur couche n'est pas trop pleine, et ils s'endorment pour une heure environ. Ils sont réveillés ensuite avec un nouveau biberon de lait chaud, leur couche changée, et remis dans la salle de jeu jusqu'au soir. Ils prennent leur dernier repas aussi rapidement que le précédent (il s'agit d'un biberon pour les bébés de 0 à 6 mois de la salle 1) entre 19 et 20h, sont changés, mis en maillot de corps puis couchés. Le lit de la *mamita* se trouve dans la chambre où sont alignés les petits lits en bois à barreaux. Je ne sais pas à quelle heure elle se couche, mais Vicky m'a expliqué qu'elle devait se relever vers minuit pour leur donner à tous un nouveau biberon de lait (c'est vrai pour tous les enfants de la salle 1 jusqu'à la salle 4 mais je ne sais pas ce qu'il en est de la salle 5), qu'ils se rendormaient jusqu'à 7h et ainsi de suite, chaque jour de l'année. Cependant, plusieurs éléments interfèrent dans le déroulement de ce cycle : toutes les semaines, le dimanche, la disposition de la salle de jeu et de la chambre des enfants est modifiée, les lits et les quelques meubles (s'il y en a) changent de place, d'à côté ils se retrouvent à la file et vice-versa. De même, le roulement mensuel des *mamitas*. Tous les mois ou tous les deux mois, les *mamitas* changent de salle. Elles peuvent aussi bien être placées dans une autre salle que dans une *casita*, à la laverie ou à la cuisine. C'est à tour de rôle. Dans les faits, ce n'est pas aussi régulier que cela car lorsque j'ai commencé mon volontariat, c'est-à-dire fin octobre/début novembre, Vicky était déjà dans la salle 3 et elle n'en est partie que fin janvier. Je l'ai suivie à ce moment-là dans la salle 2 et nous y sommes restées jusqu'à fin mars, période d'un nouveau roulement. Je l'ai une nouvelle fois accompagnée, elle s'était vue cette fois-ci attribuer la salle 1 et ce jusqu'à

mi-juin environ. Je suis ensuite partie en voyage et lorsque je suis rentrée pour venir dire au revoir à tout le monde, elle était passée dans la salle 4, où je l'ai aidée une petite semaine avant de réellement devoir m'en aller. J'ai ainsi retrouvé tous les enfants de la salle 3 que j'avais quittés en février : beaucoup étaient montés d'un cran.

Les bâtiments où se trouvent les salles sont donc pourvus de tout ce dont les enfants et le personnel peuvent nécessiter, c'est là que se trouvent l'infirmerie, le bureau du docteur (c'était une femme durant toute la période où j'ai été volontaire), les cuisines. Les *casitas* sont disposées en cercle un peu en aval du bâtiment où se trouvent les salles et il y a au centre une petite balançoire et une maisonnette de jeu. Enfin, tout à fait en face, un petit terrain bétonné de sport, et l'école, attenante. Les bureaux de l'administration sont à l'entrée, en face d'un grand débarras.

II. L'adaptation du volontaire : l'étonnante perte de repères

Il ne m'a pas fallu longtemps pour me sentir troublée par leurs manières de s'occuper de l'enfant, dans le sens le plus large que le terme « s'occuper de » peut avoir. Les locaux, le rythme imposé, le cadre environnemental et les cadres posés, rien de tout cela ne m'était foncièrement étranger et mon adaptation n'a pas été problématique en ce sens. Je veux dire que je n'ai pas eu la sensation d'entrer dans un endroit où la culture, en l'occurrence bolivienne, aurait été un immense mur à surmonter et à comprendre avant même de pouvoir entrer dans l'agir. Je me suis mise à l'œuvre dès mon arrivée et je l'ai pu parce que leurs méthodes correspondent, par beaucoup d'aspects, à celles que j'ai intériorisées quant à « l'éducation » d'un enfant.

Notre rapport à l'enfant est le fondement de toute société, de tout groupe social ou familial, quel que soit la culture en jeu, la situation géographique, l'histoire. On pourrait reprendre une vieille formule : « Dis-moi comment tu éduques ton enfant et je te dirais quelle société tu désires » ; ou encore renverser cette expression : *quel monde veut-on laisser à nos enfants ?* que l'on entend partout et tout le temps en : *quels enfants veut-on donner à notre monde ?* Et je crois à présent que c'est parce que j'ai

été éduquée dans un système basé sur l'éducation par la répression et la récompense, par la 'violence ordinaire' que j'ai intériorisée et acquise comme normale, que je me suis fondue si facilement dans le système propre à *Virgen de Fatima*, en oubliant rapidement les alarmes qui avaient sonnées lors de mon arrivée.

1. Observation et distance critique

a) Les coulisses : manquements et difficultés

Je n'ai pas fait directement le lien entre les moyens techniques et pratiques qu'ont (ou n'ont justement pas) les *mamitas* – et le personnel en général – à disposition, et la violence ou la rudesse avec laquelle les enfants sont traités. (Les seuls moments de réelle attention, individuelle et particulière, dont bénéficie un enfant sont lors des séances de psychomotricité avec la physiothérapeute et ses stagiaires. Durant ces séances, le bébé est enveloppé de tendresse et d'attention, il est tout spécialement en contact physique avec la physiothérapeute qui stimule ses bras, ses jambes, ses sens, lui parle de manière calme et surtout lui parle à lui seul, et non pas à travers le groupe dans lequel il vit en permanence. Il est presque systématique que le bébé se mette à pleurer à chaudes larmes lorsque la physiothérapeute le ramène dans sa salle. Tout comme il est assez systématique que le bébé qui pleure sans que l'on en comprenne la raison, se calme immédiatement une fois pris dans des bras, les miens ou d'autres). La plupart des *mamitas* n'ont pas de contact affectif tendre avec les bébés, elles ne prennent pas un enfant dans leurs bras dans le seul but de le prendre dans leurs bras et lui donner de l'affection. S'il y a contact physique, c'est que le but est autre : il faut le changer ou lui donner à manger, le remettre dans la salle de jeu ou l'amener à l'infirmière.

Ainsi, beaucoup de déficiences d'ordre matériel et technique sont à l'origine de ce traitement infligé aux enfants. Il a été difficile pour moi de mettre le terme de 'maltraitance' sur ces pratiques brutales, car il ne s'agissait jamais, en tout cas sous mes yeux, de violences reconnues comme des coups ou des fessées. (Encore une fois, je n'ai travaillé que dans les

salles des bébés de 0 à 3 ans, et je n'ai côtoyé que très rarement les *mamitas* et les enfants qui vivent dans les *casitas*. Je ne sais donc pas comment elles agissent avec eux, même si je doute que, face à 15 enfants surexcités de trop rester enfermés, elles s'en tiennent au stade de 'brutalités négligentes' profitables seulement à une politique du quantitatif et du court terme). Bien que lorsque la *mamita* me sommait de ne pas les laisser s'endormir pendant la journée en dehors de l'unique heure de sieste pour qu'ils ne '*lui pleurent pas pendant la nuit*'³ constitue pour moi une réelle forme de maltraitance, surtout lorsque l'enfant a à peine plus de 6 mois.

Une des premières causes de cette politique vient immanquablement du **personnel en sous-effectif**. J'ai compté que pour les 150 enfants (5 salles de 15 bébés chacune et 5 *casitas* de 15 enfants chacune) qu'accueille *Virgen de Fatima* annuellement, il y a en tout et sans compter les bénévoles, une trentaine de personnes présentes quotidiennement :

- une mamita par maison et par salle, ce qui donne dix mamitas sur place par jour (mais vingt mamitas employées pour respecter les roulements de 24h – ce qui donne par ailleurs 120h de travail hebdomadaire pour une mamita)
- une directrice
- deux assistantes
- un docteur
- deux infirmières
- une responsable des volontaires (et deux bénévoles permanents)
- un homme de main, Don Ramiro
- une physiothérapeute pour les ateliers de psychomotricité (aidée parfois d'une ou deux stagiaires, mais leurs périodes d'activité sont trop aléatoires pour pouvoir les compter)
- une cuisinière
- une lingère

³ Traduction faite par l'auteur

Ce compte nous donne une vingtaine de personnes présentes au quotidien pour s'occuper de 150 enfants de 0 à 8 ans. Il faut ajouter à cela les volontaires, mais il est impossible d'en faire un compte précis, tant certaines périodes de l'année sont en manque de bénévoles, et d'autres où il y peut presque y avoir deux volontaires par salle. De même, leur temps d'action à l'orphelinat est difficilement évaluable car la plupart (tous ceux que j'ai rencontrés durant mon volontariat) viennent pour de courtes périodes de un à deux mois. J'ai été la seule cette année 2011-2012 à rester pour une période de 9 mois. Je n'ai pas réussi à savoir si les mamitas avaient un vrai contrat de travail, quels étaient leurs droits et leurs devoirs, si elles avaient des règles quotidiennes à respecter et pour lesquelles elles avaient signées, quel statut avaient les enfants sur ce contrat et jusqu'où allait leur autorité vis-à-vis d'eux. Vicky m'a uniquement donné le montant de leur salaire par mois : 800 bolivianos, soit environ 90€ (Je donne la conversion à titre d'information, le coût de la vie en Bolivie n'ayant aucun équivalent en France).

Cette **absence de communication** entre le personnel et les volontaires, et l'absence même de communication *bienveillante* au sein du groupe encadrant a été pour moi un autre facteur aggravant leur négligence vis-à-vis des enfants. Lorsque je suis arrivée, j'ai été comme je l'ai dit plus haut propulsée dans la mécanique de l'institution, sans avoir aucune instruction quant à l'aide que je pouvais ou devais apporter. Devait-elle exclusivement concerner les enfants ? De quelle manière ? Devais-je rester dans la salle de jeu avec eux, ou bien aider la mamita dans certaines tâches afin de la soulager et améliorer ainsi ses relations avec les enfants ? Allais-je rester les 9 mois durant dans cette salle ? Allais-je en changer ? C'est à chaque fois mise devant le fait accompli que j'ai appris leurs méthodes de fonctionnement. Je crois que si j'avais eu connaissance du site internet de *Para Los Niños* en entrant à *Virgen de Fatima*, j'aurais mieux compris ce qu'ils peuvent attendre d'une aide volontaire : presque exclusivement une présence à l'enfant car celui-ci n'en bénéficie pas. Comme je l'ai cité plus haut, la seule phrase « *pour tout cela, il n'est pas rare qu'avec une personne par salle ou par maison et compte tenu de tous les besoins physiques que les*

enfants nécessitent, elles n'aient pas de temps suffisant pour une attention individuelle et les enfants souffrent de beaucoup de problèmes associés à leur institutionnalisation » m'aurait aidée à y voir plus clair. Je n'ai pas bien su déterminer si c'était par pudeur, par habitude de voir défiler des volontaires qui restent pour trop peu de temps ou bien parce que la communication est réellement quelque chose d'inhabituel au sein même de leurs propres relations (dans la famille ou au travail par exemple) que les *mamitas* ne prennent pas le temps de parler de leur travail aux volontaires. N'ayant aucune expérience 'professionnelle' médicale ou d'éducatrice avec les enfants et n'étant pas partie pour être volontaire dans un orphelinat auprès de bébés, je n'avais pas pris le temps de me documenter en amont, de lire des ouvrages quant aux rapports que l'on peut avoir avec des enfants quels qu'ils soient, placés ou pas en institution. Au départ, et constatant combien il était difficile d'accéder aux *mamitas* au sens figuré du terme, j'ai laissé venir mes intuitions dans ces rapports avec elles et les bébés, et j'ai voulu faire confiance à ces intuitions comme dans la première association où j'avais mes ateliers créatifs avec des enfants plus grands. Mais la différence était que lors de mes ateliers, j'étais dans une position de transmission et de partage, et j'étais seule avec les *niños*. Ce qui était tout différent à l'orphelinat où j'étais moi-même dépendante d'une personne référente, la *mamita*, et que je me devais de suivre le rythme qu'elle imposait ou qu'on lui faisait imposer aux enfants. Je crois que c'est pour cela que j'ai beaucoup attendu des relations avec les *mamitas*, de la nécessité de créer du lien avec elles avant de pouvoir atteindre les enfants. Car c'est d'elles dont ils sont tous dépendants et j'avais éminemment besoin de mettre en mots ces rapports et la manière dont elles vivent leur contrat avec *Virgen de Fatima*. Il fallait qu'elles m'expliquent pourquoi elles agissaient de telle manière et pas d'une autre avec les enfants, à quel moment elles se sentaient le plus en besoin d'aide et comment je pouvais les soutenir dans ces moments précis. Et puis il y avait les innombrables questions qui m'ont occupé l'esprit durant tout mon volontariat : ces enfants, qui sont-ils, d'où viennent-ils, où vont-ils ensuite ? Pourquoi certains vont en atelier de psychomotricité et pas d'autres ? Pourquoi celui-ci a un écarteur de hanches qu'il doit porter toute la journée ? Pourquoi ?

Cette absence totale de communication m'a le plus marquée lorsqu'il a fallu que je vienne demander à plusieurs reprises à la *mamita* de me dire les noms de chacun des enfants de la salle 3, le premier jour de mon volontariat. Et je ne les ai pas appris de sa bouche à elle mais grâce à l'aide d'une volontaire qui est partie peu de temps après et qui se trouvait dans cette salle lorsque je suis arrivée. Je me souviens du besoin que j'avais de *tous les sortir de l'anonymat*, phrase que j'ai écrite dans mon deuxième rapport d'étonnement. *Tous*, cela voulait dire les *mamitas* autant que les enfants. Il n'y a par exemple pas de temps de partage entre les volontaires et les *mamitas*, de temps informels sans les enfants où nous pourrions échanger sur nos motivations, nos façons de faire, nos cultures, nos pays, nos différences, des temps de discussion où nous apprendrions à nous connaître parce que nous allons passer presque un an ensemble. J'ai rencontré une volontaire danoise qui partait au moment où j'arrivais et qui avait travaillé avec la responsable des volontaires et la coordinatrice de *Para Los Niños*. Elle a donc eu un tout autre travail que celui que j'ai effectué auprès des enfants, en étant au cœur des prises de décisions en ce qui concerne justement ce genre de temps partagés, de réunions entre volontaires et personnel etc. Elle n'est jamais parvenue à faire pencher la balance en faveur de ces propositions ; les coordinateurs n'avaient, selon ses dires, jamais jugé nécessaire d'instaurer ces lieux où la parole peut se délier.

Une autre cause importante de l'altération des rapports entre les *mamitas* et les enfants a enfin été pour moi **leur rapport à l'autorité hiérarchique**. Cela peut constituer une sorte de pyramide. (Je n'inclue pas les volontaires, boliviens et étrangers, de l'ONG *Para Los Niños* parce qu'il me faut tenir compte de l'aspect financier qui régit les rapports entre les employés du SEDEGES). Tout en bas, les enfants qui constituent la base et le pourquoi de l'institution ; c'est parce que le SEDEGES se trouve face à des cas d'abandon et de maltraitance que *Virgen de Fatima* prend son sens. Au-dessus des enfants et directement liés à leur prise en charge, les *mamitas*, où le rôle de la lingère et la cuisinière est très important. Leur nom n'est pas un hasard, elles deviennent les 'petites mères' de ces enfants, l'autorité référente qui remplace celle qu'ils ont perdu. Gravite autour (et

au-dessus) d'elles le personnel soignant, le docteur et ses deux infirmières, et vient juste après lui la directrice et ses assistantes. Le haut de la pyramide, il m'a été difficile de l'entrevoir, comme si nous étions la partie immergée de l'iceberg, celle au-dessus de l'eau étant inaccessible à la vue comme à la compréhension. De ces rapports à l'autorité, j'ai pu constater qu'il en résultait comme un cercle vicieux tyrannique. Il y a de nombreuses fois où j'ai entendu les *mamitas* se plaindre du manque de moyens matériels mis à leur disposition et cela était dû dans la majeure partie du temps, selon les dires de Vicky, à des économies voulues par la directrice. Les couches jetables par exemple était éternellement un sujet de discorde : beaucoup plus pratiques, elles leur font gagner un temps considérable, car quand il n'y en a pas, les *mamitas* utilisent des couches lavables. Il faut entendre par couche lavable quatre ou cinq morceaux de tissus recyclés jusqu'à la corde, empilés les uns sur les autres, et tenus autour de la taille des bébés par des ficelles en coton. Et il y a tout un cérémonial pour plier ces morceaux de tissus afin de pouvoir en faire une couche. La *mamita* y passe des après-midi entières, afin que des piles de couches soient prêtes à être utilisées le lendemain. Et ceci au détriment de leur présence auprès des bébés. Combien de fois ai-je vu les *mamitas* affairées à leur pliage, pendant que les bébés étaient livrés à eux-mêmes dans la salle de jeu avec pour seule compagnie l'énorme télévision qu'elle aura allumée, sans même regarder devant quel programme elle les laisse. Mais les couches jetables coutent trop cher, me répétait Vicky. Il en allait de même pour le PQ. Les rouleaux étaient donnés au compte goutte et devenaient objets de convoitise. Pour autant, l'orphelinat m'a beaucoup étonné dans l'abondance matérielle dont semblent bénéficier les enfants : des jouets débordants des placards ou des habits à ne plus savoir qu'en faire. Tout leur était donné par des particuliers ou des donateurs-membres, ces derniers étant justement membres parce qu'ils apportent un soutien financier. J'ai ainsi eu du mal à comprendre ce paradoxe. Les rapports de tyrannie s'installaient alors entre les *mamitas* elles-mêmes : si un enfant montait dans la salle au-dessus avec les fesses rouges ou pleines de boutons (ce qui ne manquait pas d'arriver car ils avaient pratiquement tous les fesses irritées), cela était répété à l'infirmière, information qu'elle-même faisait remonter au docteur et ainsi de suite jusqu'à la directrice qui venait

réprimander la *mamita*. Si un bol de nourriture n'avait pas été terminé, la cuisinière qui s'en apercevait en venant chercher le plateau après le repas des enfants, s'empressait également de le dire au docteur, qui revenait invariablement sermonner la *mamita* sur l'importance de bien nourrir les enfants. Je ne donne pas tous les autres petits détails qui réglaient la vie de l'orphelinat, ceux-ci suffisent à montrer combien ils pouvaient gangrener le rapport des *mamitas* en lien direct avec les enfants : ces derniers devenaient finalement la cause de leurs réprimandes. A la fatigue de ce travail presque impossible à accomplir seules, s'ajoutaient la peur ou l'humiliation d'être sans cesse rappelées à l'ordre ou épiées par ses consœurs. Ainsi, pour voir les bols finis sur le plateaux de la cuisinière, la *mamita* avait gavé Eli, une petite de 1 an jusqu'à la faire vomir, en pestant qu'elle « lui faisait toujours ça quand elle n'aime pas », alors que le docteur s'était rendu compte le lendemain qu'elle était malade.

b) Questionnement sur la finalité idéologique de l'institution

A partir des rares informations que j'ai pu avoir de Vicky, il me semble important de rappeler que les enfants ne sont pas systématiquement abandonnés et donc trouvés dans la rue ou autres endroits sordides. Il y a beaucoup d'abandons dans les hôpitaux où les parents ne reconnaissent pas leurs bébés et beaucoup d'enfants retirés – de gré ou de force, je ne sais pas comment cela se passe – de leur famille, parce que les parents sont en détresse psychologique et/ou matérielles, et que cela implique des situations de maltraitance et de violence. Ainsi retrouvons-nous ce que l'auteur de l'article cité plus haut appelle des 'orphelins de parents vivants'. En outre, tout est géré par le SEDEGES. Dans quelles mesures enlèvent-ils un enfant de chez lui ? Comment sont gérés les visites et les désirs des parents qui veulent retrouver les enfants ? Comment ces parents sont-ils eux-mêmes soutenus ? Je ne sais pas jusqu'où s'étend l'action du SEDEGES. Nous avons vu dans la première partie qu'il existe des centres, à l'image de *Virgen de Fatima*, pour adultes handicapés physiques et/ou mentaux, et pour adultes maltraités et maltraitants. Du moins existe-t-il cinq centres hébergeant des adultes handicapés, un foyer de femmes maltraitées et un

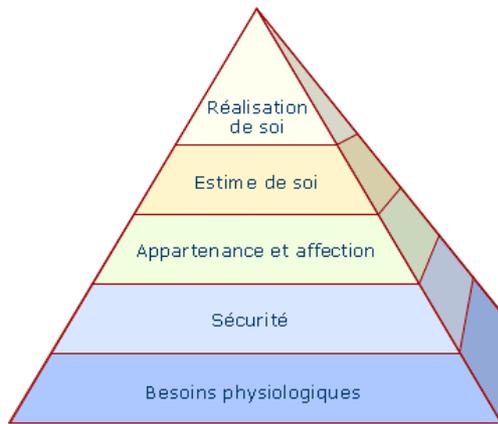
foyer d'hommes en réinsertion. Mais y a-t-il un suivi ou une prise en charge des parents lorsqu'ils sont en situation d'indigence matérielle et/ou psychologique ? Je ne le sais pas.

Je ne crois pas nécessaire de redire ici que cette institution sauve des centaines d'enfants par an et qu'ils sont dans tous les cas mieux à l'intérieur que dehors dans la rue ; parce qu'il n'y a pas de sens à ce que l'on enlève un enfant des violences du *dehors* pour lui en faire revivre au *dedans*, même si cela se joue à des formes et des degrés différents. Se pose alors bel et bien la question de la finalité de cette institution, les véritables enjeux d'un foyer tel que Virgen de Fatima au sein de l'état bolivien. Quelle est l'intention de ce dernier en mettant en place ce type de structure, alors même que son contexte économique n'est pas prêt à les recevoir ? Où en est donc la société bolivienne par rapport à ces centres ? Quelles sont ses priorités ? Parce qu'il semble incohérent que la finalité apparente – l'accueil provisoire des enfants afin de les sortir d'un cadre violent pour leur offrir un cadre structurel et structurant – que j'ai vécue, aille de pair avec ce traitement négligent et brutal.

En touchant du doigt, par cette immersion de neuf mois, le contexte dans lequel ces enfants et ses familles vivent à El Alto et dans les quartiers pauvres de La Paz, il m'apparaît à présent plus nettement qu'elles ne sont pas dans un contexte économique de vie, mais bien dans un système de survie : leur temps n'est pas au comblement des besoins tertiaires, ni mêmes secondaires ; mais bien aux besoins vitaux primaires de leurs individus. Cette classification des besoins, réduite à trois niveaux, est celle couramment opérée en sociologie.

Le psychologue américain Abraham Maslow, en a distingué sept dans sa *Pyramide des besoins (voir ci-dessous)*; les échelons inférieurs devant être couverts avant que l'individu ne puisse répondre aux besoins de niveau supérieur.

Pyramide des besoins, d'Abraham Maslow



Il est intéressant d'ailleurs de noter que le terme *besoin* provient du francique « *bisunnia* » formé à partir du préfixe germanique « *bi-* » signifiant « auprès » et du radical « *soin* », et que dès le XII^{ème} siècle, il est voisin de mots anciens tels que 'besogne' (pauvreté/nécessité et puis travail/souci) ou 'besogner' (être dans le besoin) et 'besogneux' (qui est dans le besoin). D'où le fait de travailler, *besogner*, afin de ne plus être dans la nécessité.

La pyramide des besoins vitaux de Maslow est intéressante par rapport à mon expérience dans le sens où elle m'a aidée à prendre conscience que la société bolivienne dans laquelle je me suis immergée ne se trouvait pas sur les mêmes échelons que moi, avec mes attentes et mes propres besoins. Comme nous venons de le voir, la 'violence' dans leurs rapports aux enfants se trouve en partie expliquée par leur manque de moyens économiques, entraînant une déficience effective dans le nombre de personnes engagées. Cela induit, par voie de conséquence, un système uniquement basé sur le comblement des besoins *physiologiques* (pour un bref rappel, ce sont les besoins essentiels à la maintenance de l'homéostasie et à la survie de l'individu et de l'espèce. Ils comprennent les besoins d'oxygène, d'eau, d'aliments, d'élimination des déchets, de régulation de la température, d'évitement de la douleur, de repos et de sommeil) des enfants. Mais je ne devais pas oublier que les *mamitas* elles-mêmes sont occupées au comblement des leurs... Mères de famille (généralement nombreuses) et parfois seules à ramener de l'argent (j'en ai rencontré plusieurs ayant des situations familiales difficiles), elles sont faces à ce problème de survivance

dès qu'elles franchissent la porte de sortie de l'orphelinat, et sont très peu payées au regard de ce que représentent 120h de travail par semaine. La priorité de l'état bolivien n'est pas centrée sur les foyers d'orphelins et d'handicapés (où les conditions ne sont même pas comparables : ils comptent environ une personne pour dix handicapés physiques et/ou mentaux, et ce qui est dit à leur propos sur le site de l'ONG *Para Los Niños* est assez effrayant), le bien-être de ces enfants et de celles qui s'en occupent. En effet, les éducatrices sont exclusivement des femmes, aux prises avec une société encore extrêmement basée sur un système machiste (de *macho* = mâle, en espagnol).

De fait, il faut bien que ces enfants vivent. Il faut bien, malgré leur nombre toujours croissant, que leurs besoins vitaux soient comblés. Il faut donc qu'ils soient *tous* nourris, qu'ils soient *tous* baignés et lavés, qu'ils soient *tous* changés et habillés, et surtout que l'arrivée d'un nouvel orphelin – que le SEDEGES aura sorti de son environnement violent – n'enlève pas le pain de la bouche d'un autre. Cette image-là d'enfants bien portants, avec de belles joues rondes, que l'on fait tous sortir à l'occasion de l'anniversaire de l'orphelinat, à qui l'on donne jus de fruits sur jus de fruits, beignets de légumes et de poulet qu'ils n'ont pourtant pas l'âge de manger, mais que l'on donne tout de même parce que les adultes en mangent, et que c'est la fête de l'orphelinat après tout, et qu'à cette fête se trouvent des personnes telles que Cocarico, homme politique d'influence devenu en quelque sorte le père de tous ces enfants '*qui appartiennent désormais à l'Etat*', comme il est dit sur le site de *Para Los Niños* – cette image-là est restée profondément gravée en moi parce que j'ai eu la sensation, précisément ce 18 mai, d'être au cœur d'une imposture. Parce que ce miroir où brillait le reflet d'enfants heureux, mêlés à la vie foisonnante du *Hogar*⁴ et tous joliment habillés, ne montrait pas l'envers de ce décor d'apparat. Il serait malhonnête de ma part de dire que cette mise en scène était totalement illusoire, elle masquait néanmoins à mon sens toutes les tensions et les détails quotidiens difficiles auxquels avaient à faire face le personnel et les *mamitas*, et dont pâtissaient

⁴ Foyer

chaque jour les bébés ; détails et tensions sur lesquels il aurait fallu au contraire impérativement se pencher. Il n'y a aucune autre occasion aussi importante pour laquelle se déplace le gouverneur officiel de La Paz et si l'on en reste à cette fête d'apparence, il pourra témoigner d'une institution bolivienne qui fonctionne, où les enfants semblent heureux et épanouis, et à laquelle cet Etat, que l'aide internationale classe encore comme le plus pauvre d'Amérique latine, peut se fier. L'image ternie que traîne depuis plusieurs décennies la nation bolivienne aux yeux de la grande Communauté Internationale mais aussi et surtout vis-à-vis d'elle-même et de sa propre histoire, a conséquemment besoin de mises en scène et d'apparat, de masques et de mascarade, de guirlandes et de costumes qui n'incitent pas le gouverneur à aller voir ce qui se passe en coulisse.

Avec ces neuf mois d'immersion et de partage quotidien, j'ai pu soulever ce rideau ; mes premières et violentes impressions de dégoût et de malaise vis-à-vis de la brutalité constatée ont en grande partie été dues au fait que je me trouvais certainement, moi, sur le troisième ou quatrième échelon de la *Pyramide* de Maslow. En partant ainsi à l'étranger et dans le cadre de ce projet humanitaire, j'étais en besoin d'appartenance et d'identification à un groupe, en besoin de donner et recevoir de l'amour, en besoin d'estime. Il m'apparaît, à la lumière de ce que je viens de développer, qu'être véritablement conscient, en amont, des besoins de l'Autre ainsi que des siens propres dans la résolution de situations conflictuelles, peut donner une direction claire et apporter la satisfaction une fois la solution adoptée. Ainsi consciente de ce réseau complexe d'interactions des besoins, aurait-il été plus facile de *désobéir*.

Car c'est cette obéissance – à qui ou à quoi ? c'est ce que je vais tâcher de développer dans ma troisième partie – qui a fait l'objet de toute mon incompréhension. Comment ou pourquoi, en arrivant de l'extérieur et en pouvant opérer un certain recul, ai-je tout de même pris à mon tour cette façon de faire avec les enfants ? Je n'ai jamais été au point de faire vomir un bébé pour lui faire terminer son bol ni tiré si fort les cheveux des fillettes pour leur faire de belles coiffures. Pour autant, j'ai acquis au fil des mois

des automatismes brutaux dans ma manière d'aborder ces bébés, de les changer, de leur donner à manger, de leur parler même peut-être. Je me suis profondément interrogée sur les racines de cette violence, qui, si elle m'avait parue extérieure au départ et venant seulement de l'orphelinat, m'apparaissait soudainement comme venant de moi, comme un choix : j'avais fait le choix, sans m'en rendre compte, de suivre les *mamitas* plutôt que mes premières intuitions, celles de l'indignation et du trouble. Je me souviens d'un jour où je partageais la charge des bébés de la salle 2 avec une volontaire suédoise, qui venait d'arriver et qui ne restait qu'un mois, le minimum pour l'orphelinat. Elle m'avait expliqué qu'elle était déjà venue aider à *Virgen de Fatima*, un an auparavant. Et elle avait écourté cette première expérience parce qu'il lui avait été trop dur de voir les *mamitas* faire avec les bébés, qu'à force de pleurer elle s'était dite qu'il valait mieux qu'elle s'en aille. Et j'avais pensé avec une pointe d'ironie qu'elle était bien sensible ! J'avais pourtant moi aussi ressentie cette révolte face aux *mamitas* violentes et toutes puissantes lorsqu'elles calent le bébé dans leur bras de telle sorte qu'il ne peut plus bouger, qu'il pleure et qu'elles profitent de leurs cris pour mettre la cuillère au fond du gosier. J'avais senti une vraie tristesse à l'égard de ces tout-petits, rendus si fragiles par ce gommage de leur individualité au profit du groupe. Mais mon incompréhension réside bien là : où est-il ensuite passé, ce sentiment d'écœurement ? Qu'en ai-je fait ? Et pourquoi donc ai-je 'choisi' la voie de la mimésis plutôt que la défense, avant même qu'elle soit celle des enfants, de mes propres valeurs ? Au final, qu'ai-je appris de ces valeurs ? En venant en tant que volontaire humanitaire, on ne se figure pas autre chose que la position que l'on adopte, que l'on a adopté, et que l'on adoptera sur place, sera celle d'une humanité empathique à l'égard de celui que l'on vient aider. Je n'avais donc aucune méfiance quant à mes motivations, elles étaient pour moi du côté de l'amour que j'allais porter à ces enfants. Il me semble à présent que ces valeurs dont on parle avec beaucoup d'humanité, si elles ont été inculquées dans la violence, ne peuvent pas porter de fruits. Il ne me paraît plus juste maintenant de parler de 'valeurs' mais bien plutôt d'intuition ou de conscience, en tout cas dans la circonstance précise de mon expérience à l'orphelinat. Parce que je n'ai pas eu la sensation d'écouter mes valeurs

quand j'ai brutalement re-pris conscience que je n'agissais plus en faveur de l'enfant. Cela a été au sens propre une 'prise de', un assaut de conscience revenu tirer les petites alarmes que j'avais étrangement mises de côté.

Ainsi – dans le but d'éclairer ce questionnement – puis-je à présent aborder les mécanismes et les processus, conscients et inconscients, de la violence afin de mettre en relief ses causes potentielles et ses conséquences.

2. La mimésis ou l'expérience de la violence

Beaucoup d'auteurs ont guidé mon cheminement dans cette compréhension des origines de la violence et jusqu'où elle pouvait s'enraciner.

Les fondements philosophiques de Jean-Marie Muller, directeur d'études à l'Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits, m'ont tout d'abord été d'une aide précieuse et éclairante quant à ce que j'ai vu et vécu à l'orphelinat. Car dans ce contexte d'interculturalité, nos définitions prennent des contours plus flous, plus hasardeux : peut-on réellement parler de violence dans ce cas-là ? N'est-ce justement pas parce que nous n'avons pas de prises ni de clef de compréhension pour appréhender cette culture, qu'elle nous paraît violente ? Il m'a fallu décider, redéfinir ces termes, leur redonner de l'épaisseur et de la consistance, il m'a fallu les affronter pour bel et bien comprendre leurs mécanismes. C'est en doutant d'eux et en leur faisant perdre leur densité que *j'avais étrangement mis de côté les alarmes*. Ainsi puis-je commencer par parler de sa vision de l'obéissance, qui rejoint les expériences du psychologue américain Stanley Milgram sur la soumission à l'autorité ; qui rejoint également, d'un point de vue symbolique et indirect, la théorie du désir mimétique de René Girard, philosophe français. Pour J-M. Muller, l'obéissance aux injonctions et aux ordres du pouvoir est l'un des facteurs principaux du comportement humain. En effet, parmi toutes les règles sociales intériorisées par l'individu dès son plus jeune âge, le respect du pouvoir tient une place centrale et prépondérante. J'approfondirais ce thème là en m'appuyant notamment sur

les œuvres d’Alice Miller, docteur en philosophie, psychologie et sociologie et chercheur sur l’enfance, dont la pensée m’a beaucoup influencée. Pour elle comme pour lui, tout concourt, dans l’éducation de l’enfant, à le convaincre que l’obéissance est un devoir et une vertu et que, par conséquent, la désobéissance, assimilée comme une faute, doit être punie et sanctionnée comme une mauvaise action. Pour le théoricien de la non-violence, ce conditionnement éducatif n’est cependant jamais total (en cela, Alice Miller va plus loin en affirmant que l’enfant sous terreur – c’est-à-dire tout enfant victime de cette éducation donnant tout pouvoir au parent – assimilera cette violence comme normale, en souffrira et en fera souffrir les autres **inévitablement**) car pour lui, en devenant adulte, l’homme acquiert une relative autonomie personnelle en se donnant certaines règles de conduite en fonction de certains critères éthiques qu’il a lui-même choisis. Ce qui est intéressant par rapport à mon vécu, c’est ensuite la façon dont réagit l’individu qui se retrouve incorporé dans une organisation hiérarchisée ; son mode de comportement se trouve profondément changé :

« Il risque alors de perdre l’essentiel de ses acquis personnels ; sa vie intellectuelle, morale et spirituelle peuvent subir une régression majeure. L’individu se trouve placé dans une situation de dépendance par rapport aux autres membres de la collectivité et, plus encore, par rapport au(x) chef(s) »⁵.

Il est intéressant pour moi de me pencher plus précisément sur ce besoin que j’avais de me sentir utile aux *mamitas*. En reprenant pour mon mémoire un de mes premiers rapports d’étonnement, je suis restée presque ahurie sur ce que j’ai écrit à ce sujet : *« Et puis je n’ai pas envie que les mamas me laissent à l’écart, j’ai envie d’être importante pour elles autant que je le suis pour les enfants. Bien sûr je leur rend service, mais ça ne suffit pas. Il faut qu’elles me parlent, qu’elles me racontent ce qu’elles savent sur chacun des bébes. Il me faut tous les sortir de l’anonymat, tous »*. Peut-être puis-je mieux comprendre ce besoin – ici cependant il ne me semble même plus que c’est de l’ordre du besoin mais du désir : je parle d’une envie – à la lumière de ce qu’en dit Jean-Marie Muller. Me trouvant placée dans une situation de dépendance par rapport aux *mamitas*, j’ai fait

⁵ In *Dictionnaire de la non-violence*, Jean-Marie Muller, Le Relié Poche, 2005

en quelque sorte l'expérience de la perte et de la régression dont il parle : perte de mes acquis personnels (que j'appelais mes valeurs), régression de ma vie intellectuelle et morale, en glissant sans me rendre compte de tout cela, dans le désir des *mamitas* au détriment des enfants.

Comme je le faisais remarquer plus haut, il m'a été d'autant plus facile d'opérer ce glissement que c'était des schémas comportementaux à l'égard des enfants que j'avais moi-même dû assimiler, petite, comme 'relativement' normaux. Effectivement, le dégoût que j'ai ressenti au départ s'est estompé au fur et à mesure du temps parce qu'est ressorti de manière naturelle ce que j'avais appris du rapport aux règles et à l'autorité, que ce soit dans le cadre familial ou dans le cadre scolaire, tout deux basés sur le modèle éducatif traditionnel – qui veut que le référent adulte détienne la vérité et le pouvoir, et que face à cela, la personne de l'enfant n'a pas de poids. C'est à la lecture de *C'est pour ton bien*, deuxième ouvrage d'Alice Miller, que j'ai pu mieux comprendre ce phénomène. Elle y dénonce les méfaits de l'éducation traditionnelle, qu'elle appelle la « pédagogie noire » – ayant pour but de briser la volonté de l'enfant pour en faire un être docile et obéissant – et montre comment on trouve toujours le meurtre de l'âme infantile à l'origine de la pire violence (celle que l'on s'inflige à soi-même ou celle que l'on fait subir à autrui). Ainsi, le terme éducation a perdu depuis longtemps le sens de son étymologie, qui vient du verbe latin *educare*, élever. Eduquer un enfant, c'est l'élever vers la liberté, vers l'autonomie, vers l'interdépendance qui le verra capable d'être et de faire. L'éducation et l'instruction doivent donc s'asseoir à la même table que l'enfant dans un projet pédagogique global : l'instruction, du côté du savoir-faire et l'éducation du côté de l'être. Il faut pouvoir redonner son sens primitif à l'éducation, dans laquelle l'enfant (ou tout apprenant) a un rôle véritablement actif. Et cela est d'autant plus important que si l'instruction privilégie l'apprentissage des savoirs, l'éducation privilégie, elle, la relation avec l'apprenant. A mille lieues de cela se retrouve-t-on plongés dans la pédagogie noire (sous couvert de laquelle on frappe, humilie, bat pour 'le bien de l'enfant') perpétrée depuis des générations au sein des familles à l'échelle de sociétés. Même si celle-ci a beaucoup évolué ces dernières années grâce à certaines prises de conscience, il me semble que nous

sommes encore pour beaucoup dans une logique éducative qui légitime une forme de violence ordinaire. Il ne faut alors plus utiliser les termes d'éducation, d'instruction ou de transmission, mais de dressage, basé sur le système de la récompense/punition ou de l'amour conditionnel : l'enfant se sent aimé s'il rentre dans le désir du parent. La logique interactive qu'appelle l'éducation à l'origine se trouve bafouée : il n'y a plus de réciprocité dans le rapport entre l'adulte et l'enfant. Ce système est d'autant plus dangereux que l'enfant n'apprend pas des coups ou des humiliations qu'il reçoit et n'en tire pas de leçons philosophiques, il apprend, en toute logique, que l'on aime par la violence, que la violence est le prix à payer pour avoir l'amour de ses parents, que l'un n'existe pas sans l'autre. Je pourrais développer encore longtemps les théories d'Alice Miller, tout comme m'attarder sur chaque mot du dictionnaire de Jean-Marie Muller, tant ce sont des outils qui me semblent à présent indissociables d'un projet pédagogique sensé. Au vu de ce qui s'est rejoué pour moi à l'intérieur de l'orphelinat, il est incroyable de me rendre compte combien ces schémas soi-disant 'éducatifs' sont à ce point imprégnés en l'homme, et à ce point dangereux qu'ils ne sont plus du domaine du conscient. Tout a rejailli au contact de ces enfants et de ce qui se passait entre eux et les *mamitas*, et le chemin qui m'est apparu le plus facile à suivre a été celui des *mamitas*, plutôt que celui de la résistance à une révolte que j'avais initialement ressentie.

Jusqu'au moment où s'est ouvert une brèche sur la route de mon volontariat. Parce que c'est précisément le jour où je me suis vue en passe d'être violente avec un bébé que je me suis rendue compte que j'étais rentrée dans un système de violence. La violence, telle que je l'ai vécue ce jour-là avec cet enfant, rentre au mot près dans cet éclairage qu'en fait J-M. Muller :

« La violence est impatience : précipitation et brusquerie. Elle n'épouse pas les rythmes de la temporalité. Elle ne respecte pas les mouvements du temps. N'en reconnaissant pas les éléments constitutifs, elle fait éclater le lien qui unit passé et futur. Elle bouscule le présent, elle le brutalise. Elle se refuse à temporiser. Point d'évolution possible. Elle ne laisse pas le temps au

*mûrissement. En un mot, elle brûle les étapes. Ne pouvant plus se déployer dans la temporalité, le réel s'en trouve dénié ».*⁶

Voilà. J'avais oublié les rythmes de la temporalité, j'avais oublié le rythme de cet enfant, oublié ses besoins, j'avais bousculé le présent, et j'allais le brutaliser. Et tout m'est apparu de nouveau comme un film, exactement comme celui que je voyais chaque jour à travers les vitres du truffi, mais à l'inverse. J'ai tout rembobiné d'un coup, et je me suis souvenue. La tristesse ressentie ce jour-là face à ce bébé a été certainement la plus forte de tous ces mois passés avec eux. Mais c'est cette béance qui m'a poussée à aller chercher au *dehors*, des éléments supplémentaires dans ma prise de conscience.

3. Les éléments déclencheurs de la prise de recul

Il y a eu cette fois où Jorge et Cintia, deux enfants de 1 an dont je m'occupais dans la salle 2, sont passés dans la salle au-dessus. C'était un grand jour. Tout était nouveau pour eux dans la salle 3 (où les enfants ont entre un et deux ans), tout devait leur paraître menaçant, immense, inhabituel. Nous les avons descendus avec Vicky et j'ai eu du mal à retourner dans la salle 2 où nous ne pouvions pas laisser les autres bébés sans surveillance : la *mamita* de la *sala 3* se trouvait assise par terre dans la salle de jeu, elle pliait un monticule de bouts de tissus afin d'en faire des couches tout en regardant une émission criarde à la télévision. Certains enfants étaient assis ça et là les yeux rivés sur l'écran, pendant que d'autres jouaient tout seuls. Lorsque nous avons déposé Jorge et Cintia, elle ne s'est pas levée pour les accueillir, elle ne s'est pas levée non plus quand ils ont commencé à pleurer et que cela a duré jusqu'au soir. Je suis redescendue les voir un moment après pour m'assurer qu'ils s'étaient calmés. Mais c'était exactement la même scène. La *mamita* avait peut-être juste augmenté le volume du téléviseur. Je suis ensuite remontée dans la salle 2 aider Vicky, où un bébé, Diego, était monté de la salle 1, en même temps que nous avions descendu les deux autres. Il s'est mis dans le même état que Jorge et

⁶ In *Dictionnaire de la non-violence*, Jean-Marie Muller, les Editions du Relié, 2005

Cintia, une fois dans la salle de jeu de la salle 2. Alors je l'ai pris sur moi. Mais Vicky n'a pas dû laisser plus de deux minutes à Diego dans mes bras : il fallait que je le mette dans un minuscule fauteuil à bascule pour qu'il s'habitue, sinon il allait pleurer jusqu'au lendemain. Et dès qu'elle l'a enlevé de mes bras, les pleurs et les grincements de dents sont revenus. Cette journée, je l'ai véritablement observée et vécue comme un nouvel abandon que l'on faisait vivre à ces trois enfants, au sein même de leur communauté d'accueil, de leur nouvelle 'famille'. Il n'y avait pas une seule personne pour les accompagner dans ce passage douloureux d'une salle à une autre, où tous leurs repères sont à refaire. Et leur apporter du réconfort constituait un obstacle futur, un risque à leur accoutumance : il ne faut surtout pas qu'ils s'habituent à recevoir de la douceur, parce que, pour les raisons que nous avons évoquées plus haut, personne n'est en mesure de leur en donner. Evidemment, cela deviendrait ingérable s'ils prenaient tous conscience qu'ils y ont pourtant droit. Cela a été éclairant et d'autant plus douloureux d'être confrontée, à ce sujet, à l'expérience concrète de Tim Guénard, rescapé de cette violence, des nombreuses institutions pour mineurs dans lesquelles il est passé et dont il parle dans son livre *Tagueurs d'espérance* :

« Mais dans certaines structures, on change souvent les éducateurs pour qu'il n'y ait pas de lien affectif. Un enfant 'normal' grandit avec des repères affectifs stables, sa mère, son père, ses grands-parents... Pourquoi les enfants blessés n'auraient-ils pas droit d'avoir leurs repères ? Chaque apprivoisement suivi d'un départ non expliqué fait souffrir l'enfant, la peur de l'abandon est réactivée, la régression peut démarrer ».

Il y a eu ce premier détonateur, et puis la fois de trop où la consœur de Vicky dans la salle 2 a failli étouffer Vania, un bébé de 6 mois, pour lui faire terminer son bol. C'est pendant cette matinée, où la scène était insoutenable mais où je n'ai pas pris le bol des mains de la mamita pour lui faire comprendre que c'en était trop, que j'ai enlevé le masque que j'avais posé sur la violence, la leur et la mienne.

Vania, dès la première bouchée, n'a pas voulu manger et elle s'est mise à pleurer. Daisy voulant coûte que coûte qu'elle termine son bol, a usé de la force et Vania s'est étouffée. Son visage était tout rouge, ses cris

étaient effrayants et mes jambes et mes mains se sont mises à trembler tant la scène était violente. Elle a réussi à lui faire terminer son bol, pour que deux minutes plus tard, Vania vomisse tout. Pendant la scène, j'ai tourné le dos à Daisy pour ne plus voir, mais je n'ai rien dit. J'aurais pu lui demander de me confier Vania pour tenter de la faire manger, lui demander de prendre un autre bébé et de revenir à Vania le temps qu'elle se calme, lui dire même qu'elle allait trop loin et que son attitude devenait dangereuse pour l'enfant. C'est alors que m'est sautée au visage ma propre collaboration à cette machine. Tout a défilé et je me suis rendue compte que moi aussi, je donnais à manger aux enfants comme s'ils étaient des pantins, moi aussi, je les changeais tellement rapidement, les habillais tellement rudement, sans douceur. Moi aussi. Et que je ne m'opposais pas aux *mamitas* lorsque leur comportement dépassait mes limites. De là est né le besoin d'aller chercher des éléments d'appui et de soutien au-dehors, des éléments qui soient externes à la structure. La notion des *témoins lucides* dont parle Alice Miller ou des '*semeurs*' de Tim Guénard, me révèle à présent l'importance de l'apport et du regard de personnes extérieures à la structure – interne, le *moi* ou externe, les institutions. Car elles permettent justement la distanciation et l'enclenchement d'un processus non-violent.

J'ai tout d'abord commencé à en parler avec mon colocataire, Jorge, bolivien né à El Alto qui pouvait donc me parler de son éducation, et plus largement, de l'éducation donnée aux enfants sur les hauts plateaux de la région de La Paz. J'avais rencontré un peu plus tôt Reynaldo, un bolivien avec qui j'avais beaucoup sympathisé et qui venait du sud de la Bolivie. Il était originaire de Tupiza, une ville du département de Potosi, nichée dans une étroite vallée agricole arrosée par la rivière Tupiza et entourée par les montagnes de la cordillère des Chichas. Je lui avais parlé de mon travail à l'orphelinat et de la difficulté que j'avais à me positionner quant aux méthodes boliviennes d'éducation. Il m'avait recadrée immédiatement en me disant que la région de La Paz était connue pour cela : les gens semblent plus éprouvés qu'ailleurs, ils sont plus durs et plus sauvages, et cela se ressent dans tous leurs rapports. Je ne pouvais donc pas parler de méthodes éducatives *boliviennes* : je ne connaissais qu'un orphelinat, et dans La Paz. Même si de manière très générale, les rapports des parents envers leurs

enfants ne sont pas d'une extrême chaleur en Bolivie, il n'est pas possible, m'a-t-il dit, de comparer ce que je vivais à La Paz avec le reste du pays. Les Paceniens et Alteniens sont – tristement – connus pour cela. Le fait de pouvoir en parler avec Jorge, natif de la cité tentaculaire, m'est apparu d'autant plus précieux ; cela me permettait aussi d'engager le dialogue avec toute sa famille. Il est maintenant très éclairant pour moi de constater à quel point les questions de sa sœur et son beau-frère, pédiatres, étaient ciblées sur les seuls *besoins* des enfants et comment ceux-ci étaient comblés. Que leur donne-t-on à manger ? Combien de fois par jour sont-ils changés ? Peuvent-ils boire durant la journée ?... A ce moment-là, c'était déjà un très grand pas pour moi que d'avoir l'appui et le soutien de ces parents boliviens et natifs d'El Alto, d'avoir l'assurance qu'effectivement, on pouvait parler de violence et de mauvais traitements. Maintenant apparaît encore autre chose que je n'ai même pas eu le temps de déchiffrer là-bas, sur place avec les enfants : où et comment le place-t-on en tant qu'être de désir ? Cette question-là me saute à la conscience en écrivant mon mémoire, aidée par des théoriciens tels que Bernard This, psychiatre et psychanalyste français militant pour l'accueil non violent des nouveaux-nés et la place du père dans le groupe familial ou Françoise Dolto, pédiatre et psychanalyste qui, durant toute sa carrière, a défendu l'idée que tout individu est un sujet à part entière et ce dès son plus jeune âge. La famille de Jorge posait de bonnes questions, mais ne posait que des questions relatives au premier échelon de la pyramide des besoins. En me posant la question du désir, j'aborde la violence vis-à-vis de l'enfant et de nous-mêmes de manière encore différente. C'est peut-être en oubliant qu'il est pétri de désir, et en tout premier lieu d'un extraordinaire désir de vie, que la violence s'installe. Et ce surtout lorsqu'il n'a encore que le langage du corps pour exprimer ces désirs. Car c'est alors que nous ne le regardons que comme un « organisme à entretenir et à préserver des microbes »⁷. Cela me paraît extrêmement important et là se trouve peut-être une des clefs dans nos rapports humains. Un entretien très beau de Françoise Dolto m'a beaucoup touchée quant à ces questions du désir, du désir qui crée de part et d'autre. Pour elle, on ne

⁷ René Clément dans *Enfant en souffrance* aux Ed. Stock/ Laurence Pernoud, 1981

« fait » alors plus un enfant, mais c'est la présence de l'enfant qui crée le père et qui crée la mère. C'est par sa venue que monte ensuite le lait dans le sein de la mère : si la poitrine, si le sein est à la mère, le lait, lui, est à l'enfant. De cette manière il est tout évident de comprendre que, biologiquement, il n'existe pas deux lactations semblables, qu'une même mère a un lait différent suivant les enfants. Il faut sans cesse se rappeler que le processus créateur n'est pas unilatéral, qu'il ne s'accomplit pas les uns sans les autres. Il ne peut s'accomplir dans les uns, sans les autres. Il a été important ce rappel de Bernard This qui souligne que « l'homme étant un être de relation, trinité par le fait de parler, il n'est pas possible d'être 'père' sans la présence de cette femme qui est la mère, pas plus qu'il n'est possible d'être 'mère' sans l'intervention de cet homme qui peut se dire 'père'. On est 'père' ou 'mère' avec l'autre, dans une relation parentale créatrice de vie ».

III. La « désobéissance » et le champ des possibles

1. L'appréhension de l'enfance

De tout cela, où en sommes-nous dans nos sociétés ? Il s'agit ici de revenir sur notre notion de l'enfance. Dans les esprits et depuis des générations, quelle place fait-on, donne-t-on à l'enfant ? Et qui est-il, cet enfant ?

Pour Bernard Goudet, sociologue attaché à l'Institut Régional du Travail Social d'Aquitaine, les images et représentations sociales donnent actuellement une place importante au petit enfant et à son environnement familial, maternel surtout. A ce niveau-là, il semble que ce qui prédomine soit l'héritage direct d'une période où la France connaissait encore peu la grande industrie et où la vie familiale se déroulait selon des rythmes différents de ceux que nous connaissons actuellement. Aussi, le plus souvent, les mentalités sont imprégnées de thèmes privilégiant une éducation protégée, assurée dans le cadre du milieu familial. Elles sont hostiles à une séparation précoce de l'enfant d'avec le foyer familial, et plus particulièrement d'avec la mère. On retrouve très fréquemment ces deux

caractéristiques : la crainte de la collectivité et l'importance de la relation « mère-enfant ». Et de fait, on estimait en 1977 que 60% des mères restaient au foyer pour assurer la garde de leurs enfants. Un sondage de l'Institut National d'Etudes Démographiques effectué en 1973, évaluait à 16% la proportion de femmes exerçant une profession et se débrouillant néanmoins pour assurer elles-mêmes, au moins en grande partie, la garde de leurs enfants en bas âge (supposant des horaires professionnels souples ou aménageables).

Ces constats renvoient à deux images très classiques : celle d'une famille, lieu de garde, d'éveil, de « socialisation-personnalisation » de la petite enfance ; et celle de rôles parentaux et sociaux « masculin-féminin » très typés : prédominance du lien « mère-enfant » faisant que les problèmes seront le « travail féminin » et non le travail des adultes en âge d'être actif et leurs conditions de travail.

Mais qu'arrive-t-il depuis que le contexte socio-économique empêche la réalisation de ces aspirations ? Marqué par l'industrialisation croissante, l'exode rural et les fortes concentrations urbaines, il a modifié les conditions et transformé le cadre de vie, aussi bien pour le travail que pour le logement et les loisirs. Ces phénomènes ont de profondes répercussions sur la vie de la famille et la prise en charge de la petite enfance. Il y a aussi le fait important que le groupe familial se soit peu à peu restreint à la famille nucléaire, entraînant alors la réduction de son espace de vie, et cela a diverses conséquences : la cellule « parents-enfant » a une plus grande autonomie et voit se resserrer ses liens de solidarité. Mais dans le même temps, le groupe familial, plus restreint, se retrouve alors plus démunie et plus fragile face aux sollicitations extérieures et aux difficultés issues du travail professionnel, de la vie résidentielle, des possibilités de loisirs... et des exigences de la prise en charge des enfants en bas âge. Effectivement, il était moins compliqué, lorsque la famille n'était pas réduite au noyau nucléaire, de laisser la charge de son ou ses enfants petits, à une tante ou même à la grand-mère qui restait au foyer. C'est le système encore extrêmement répandu en Bolivie, comme nous le voyions dans la première partie. Les membres familiaux sont encore 'solidaires' au sens étymologique du terme, du latin *in solido*, c'est-à-dire 'responsables envers

le tout'. Les pays occidentaux sont, eux, soumis depuis la révolution industrielle et l'exode rural, à des conditions de travail, de logement, de transport, qui bouleversent les rythmes de vie, et cela rejaillit inévitablement sur la situation du petit enfant. Ainsi observe-t-on de plus en plus une distorsion entre les rythmes biologiques de celui-ci et les contraintes sociales de sa famille, intégrée dans le secteur de la production et conditionnée par ses exigences : inadaptation des horaires de réveil de l'enfant, transports par tous les temps, trajets à effectuer si rapidement... L'enfant n'a pas sa place dans la production. La rigidité et l'inadaptation des horaires de travail du père comme de la mère, la lourdeur des conditions de travail qui enlève de la disponibilité à l'enfant, la nécessité économique de la présence, dans la production, des deux parents, tout cela entraîne pour la petite enfance, l'exclusion de la vie économique et sociale. Ce contexte joue lourdement dans les tendances récentes qui voient un certain rejet de l'enfant : la reconnaissance sociale pour une femme passe à présent par la réalisation professionnelle et non plus par le fait d'être mère, ainsi arrivent-ils plus tard et en veut-on moins, ainsi y a-t-il une régression de la fonction féminine de « maternage »... Mais comprend-on que le maternage n'est pas forcément affaire de 'mère' et le paternage affaire de 'père' ? Il me semble éclairant ici d'ouvrir une parenthèse sur la conception des rôles parentaux, père et mère, que nous donne Françoise Dolto. Pour elle, homme ou femme, nous sommes capables de jouer les deux rôles, dans ce qui de notre attitude sexuelle, est sublimé. Relativement à la terminologie psychanalytique, quand nous écoutons, nous sommes « passifs » et dans ce cas du côté du féminin, qui « reçoit ». Quand nous émettons des paroles, nous sommes « actifs », donc « masculins ». La libido n'a pas de sexe, elle est toujours émettrice. On dit qu'elle est « phallique », c'est-à-dire émetteur actif par rapport à son objet de désir. F. Dolto nous donne à considérer le courant électrique : le pôle nord et le pôle sud émettent tous les deux. Il n'empêche, nous dit-elle, que si les deux pôles étaient deux pôles de même signe, nord ou sud, ils se repousseraient, alors que pôle nord et pôle sud s'attirent, s'associent mutuellement. C'est un peu ce qui se passe quand on parle de la libido toujours émettrice, comme est émetteur un courant négatif ou un courant positif d'électricité. Il n'y a pas, dans la libido, d'absence de

dynamisme. Il n'y a que dans la procréation charnelle, quand il s'agira de la gestation, que l'interchangeabilité ne sera pas possible. Là, la femme est éminemment réceptrice, et l'homme activement émetteur. Mais en ce qui concerne toutes les autres complémentarités, qui vont faire l'entraide humaine dans la communication, le travail, la culture, la création, l'homme et la femme jouent les deux rôles.

Alors, dans ce contexte socio-historique que nous venons de rappeler, comment se défend la famille ? Dans ces perspectives, quel sens peut avoir l'appel à une voisine ou à une grand-mère, dont on ne partage souvent plus le système de comportement et de valeurs, mais qui pourtant font partie d'un réseau de solidarité facilement mobilisable ? Et que pourrait en dire l'enfant lui-même ?

Pas beaucoup de choses, semblerait-il : l'enfant (>*infans*) c'est *celui qui*, étymologiquement, *ne parle pas*. De fait, un enfant n'est administrativement reconnu en tant que personne qu'au moment de sa majorité : jusque-là, officiellement, il n'existe pas en tant qu'interlocuteur. Toutes les violences psychiques, symboliques aussi bien que réelles dans nos actions quotidiennes, je ne les dénonce pas pour accumuler mauvaise conscience et culpabilisation. Il s'agit pour moi d'ouvrir la porte de la résistance à des comportements profondément ancrés en nous et de fait, répétés continuellement. Il s'agit donc de les recenser dans le but d'en limiter les effets et de mieux interroger le ressort profond qui les motive. La violence institutionnalisée que j'ai vécue ne refléterait-elle pas celle inhérente à toute relation adulte-enfant dans nos sociétés, l'une venant en quelque sorte redoubler l'autre ? Tout se passe comme si l'enfant n'avait pas vraiment statut d'être humain à part entière avant le fatidique « âge de raison ». Ainsi considéré sous l'angle de cette seule « raison » à laquelle il n'aurait pas encore accès, l'enfant se voit dénier, dans nos mentalités conscientes et inconscientes, ce statut d'animal raisonnable qui caractérise pourtant notre humanité d'adultes. Ce qui est donc valable pour l'enfant jusqu'à environ sept ou huit ans, l'est à plus forte raison pour le tout jeune enfant, pour le bébé, qui ne parle pas – bien plutôt qui ne maîtrise pas encore sous la forme de *parole* ce langage, reconnu généralement comme le

« propre de l'homme ». Alors ? Ni être parlant, ni être raisonnable, le jeune enfant peut être renvoyé de fait à un statut proche de la seule animalité, dans lequel il n'y aurait soi-disant ni psychisme ni inconscient. Ainsi pourrait-il supporter, sans conséquence dommageable pour son épanouissement et son avenir, tous les placements et déplacements que des adultes estimeraient bons pour lui, ainsi que toutes les incohérences et les « ratages » de leurs prises en charge successives, dans les cas de placements en foyers, en orphelinats, en familles d'accueil, familles d'adoptions, etc. René Clément, psychanalyste et psychologue attaché à la D.D.A.S.S. des Hauts-de-Seine affirme déjà, dans le cadre d'un congrès tenu à Bordeaux en avril 1980 et réunissant mille trois cent spécialistes de la petite enfance autour du thème 'Les enfants de moins de six ans et l'Aide Sociale à l'Enfance : objets de soins et de mesures, ou personnes en devenir ?' que

*Notre société, toute centrée sur l'adulte, va se trouver incapable de penser la différence spécifique qui fait qu'un enfant, dès sa naissance et même avant, est un être humain à part entière, capable de sensibilité, de souffrance et de mémorisation des traumatismes, et par conséquent, particulièrement fragile. C'est ainsi qu'on pourrait, en partie, mieux comprendre cette « violence ordinaire » banale dans sa quotidienneté, qu'exerce le monde adulte sur le monde de l'enfance et dont l'absence d'accueil non traumatisant pour le nouveau-né à sa venue au monde n'est qu'un exemple. (...) Tout se passe comme si l'extrême dépendance du bébé par rapport à son environnement, son incomplétude et sa détresse étaient insupportables aux grandes personnes que nous sommes devenus. Notre narcissisme d'adulte supporte très mal, semble-t-il, ce témoignage d'une époque passée et d'un temps pour nous révolu. (...) Il semble bien que tout au long de notre 'grandissement', nous nous construisions dialectiquement contre cet état d'enfance qui a été le nôtre, comme si nous avions refoulé l'enfant en nous, et que, devenus adultes, nous voulions surtout n'en plus rien savoir ! Il est vrai que cette petite boule de vie fragile, hurlante et vagissante, ne nous renvoie guère à une image triomphante et rassurante de notre humanité et **peut-être avons-nous quelques raisons profondes de considérer avec méfiance** cet espèce-de-tube-digestif qui ne parle ni ne marche, n'a aucune maîtrise de son corps et se trouve bien dans son pipi-caca ! Comment pouvons-nous alors prendre la mesure de la détresse et de la souffrance spécifique de ce bébé ou de ce tout jeune enfant ? Sauf à dépenser des trésors d'imagination, nous ne pouvons guère nous la représenter avec nos cerveaux d'adultes dans ce qu'elles ont d'absolu et de radical ».*

Et pourquoi ? Pourquoi est-ce que la dépendance et le dénuement absolus dans lesquels se trouve l'enfant lorsqu'il naît et durant les premières années de sa vie, peuvent devenir pour certains – pour beaucoup – *insupportables* ? Comment se fait-il que cette violence dont parle Jean-Marie Muller, qui nous fait oublier les rythmes du temps et de ce fait, les rythmes de l'enfant, puisse devenir à ce point banale et quotidienne ? A ce point, normale ? Quelles sont ces potentielles raisons profondes dont parle René Clément, qui nous feraient considérer cet enfant, alors même qu'il n'a que quelques semaines, *avec méfiance* ?

Peut-être parce que depuis des générations, les parents sont eux-mêmes victimes de cette violence ordinaire, parce que leurs parents étaient victimes de la violence ordinaire et que leurs parents...

Prenons le tout premier moment, la toute première rencontre que nous avons avec l'enfant : sa naissance. Et l'accueil que nous lui réservons. La naissance est violence, le cordon ombilical est tranché, une coupure s'exerce. Mais peut-on dire que l'enfant est séparé de sa mère ? Il n'est (il naît) que séparé de son placenta, la mère est là, à présent périphérique, mais là et normalement protectrice. Si les instances médicales ne séparent pas l'enfant de ses parents lors de l'accouchement, si la société ne vient pas perturber les relations de l'enfant et ses parents au moment du partage, il peut poursuivre avec eux ce 'dialogue' initié dès sa conception. Beaucoup de villages boliviens et péruviens sont encore dans un système d'accouchement que l'on dirait 'archaïque' : loin de tout lieu médicalisé, village des montagnes ou de la campagne où les habitants vivent isolés avec leurs troupeaux de lamas et d'alpacas, les femmes accouchent chez elles et la naissance marque le début d'une seconde grossesse : extra-utérine cette fois, elle prolonge la gestation biologique. En effet, pendant deux ou trois ans, la mère poursuit la 'fabrication' du nourrisson et accompagne l'émergence de l'identité individuelle de l'enfant. La mère accouche seule, parfois accompagnée de sa mère, sa sœur ou sa belle-mère, et elle facilite l'acte de naissance en se mettant dans la plupart des cas debout ou bien accroupie, en ayant eu soin auparavant d'installer une petite couche en paille et en tissu pour accueillir l'enfant. Elle se prépare alors pour de longues semaines en tête à tête avec lui. Là, il est vrai que le père n'a

pratiquement aucun rôle maternant, il est presque exclusivement le géniteur qui donnera son nom à l'enfant, et n'a pas, en tout cas dans les premières années de l'enfant, de rapport de 'père', à proprement parler, avec lui. Mais l'accueil que l'on fait à l'enfant me touche dans le sens où il est respecté dans son rythme biologique : la lumière est faible, il passe de longues heures sur le corps de sa mère, sans en être séparé pour être pesé, mesuré, secoué. Le cordon ombilical se détache seul. La part symbolique que représente un tel acte est extrêmement présente dans ces villages, chaque chose et chaque personne a un rôle et une place que l'on doit respecter. Le placenta constitue par exemple un 'objet' symbolique très important, que la mère enterrera pour remercier la terre mère, et ne pas oublier que son enfant et elle-même en sont les fruits. Ainsi offre-t-elle en sacrifice cette 'livre de chair', condition de sa vie sur terre, d'où elle vient et où elle retournera. Depuis longtemps, l'accueil que nous réservons à l'enfant dans les milieux surmédicalisés occidentaux ne prend plus en compte la part symbolique, pourtant tellement importante. De fait, on met très souvent l'accent sur le travail de la mère, sans mettre en même temps l'accent sur l'épreuve vécue par l'enfant. *On est comme on naît* dit Bernard This⁸ dans *Naître*, ouvrage dans lequel il insiste sur le vécu de l'enfant, la naissance ayant pour le sujet nouveau-né une importance trop souvent négligée : l'enfant n'est plus envisagé qu'en tant qu'objet de production, corps biologique qu'il convient d'excorporer. Ainsi, nous dit-il, est-il bien évident, dans ce contexte de corps mesurable, pondérable, 'mortifié' par la science, que la perte des références placentaires n'est pas un problème : la naissance n'est décrite que comme une séparation mère-enfant. Pour Bernard This, avec le « ne-faire-qu'un » est créé le fantasme essentiel des humains : ne penser l'origine qu'en fonction du corps maternel, éliminer le père et toute référence à la « scène primitive conceptuelle », n'étudier la procréation qu'en tant que « reproduction » du même et de ce fait, oublier tout ce qu'il en est de la génération, de la transmission et de l'invention permanente de la vie... Il est aisé alors de comprendre la négligence que l'on opère vis-à-vis du placenta dans les cliniques (qui constitue la preuve flagrante que l'enfant ne fait pas

⁸ Bernard This, *Naître*, Ed. Aubier-Montaigne, 1978, réédité en 1980

qu'un avec le corps de la mère : il représente la frontière). On n'en parle pas, on ne le montre pas, on l'éloigne rapidement, on ne dit pas ce qu'il devient :

« On se garde bien de vous signaler qu'on vend le placenta aux laboratoires : un franc, deux francs peut-être. C'est du vol ! Ce franc devrait être déposé sur un livret de caisse d'épargne appartenant à l'enfant ! Jadis, le placenta était mis en terre, et l'on plantait sur lui, justement, un rosier, ou un arbre fruitier appartenant à l'enfant. De nos jours, il s'en va dans les laboratoires, il vous revient sur les joues, sous forme de crème aux extraits placentaires, pour que vous ayez des joues aussi roses, aussi fraîches, que des fesses de bébés ! » ...

Je ne peux pas, dans le travail qui m'est imparti, tenter d'être exhaustive quant aux déficiences auxquelles nous pourrions résister. En institutions, il me semble qu'elles sont nombreuses, et l'acte de naissance en clinique en est le tout premier exemple. Et voilà que l'on peut choisir de dérouler un fil de bienveillance entre nous et l'enfant, ou accepter un système qui ne lui donne pas « voix au chapitre » : il est l'*infans*, celui qui ne parle pas. Alors, comment pouvons-nous désobéir ? Comment pouvons-nous entrer en résistance ? Parce qu'il s'agit bel et bien de rentrer en résistance, et le plus souvent en nous, car ces comportements sont tellement bien enfouis, tellement bien ancrés. Tels que je les ai vécu à El Alto, j'ai d'abord du entrer en résistance avec ce comportement du « déni » face à la violence inculquée à l'enfant, pour pouvoir réagir.

2. Le champ des possibles

a) La pluridisciplinarité et la recherche comme antidotes à la toute-puissance

En me rendant compte de l'importance qu'il y a à confronter différents regards lorsque l'on est confronté à l'enfance, de faire interagir différentes personnes de profession également différentes, qui ne soient pas spécialisées uniquement dans le domaine de l'enfance ou du médical, il peut être possible de voir la pluridisciplinarité comme un remède à ce que nous imposons souvent à l'enfant, en institution ou pas. De même qu'il me semble primordial d'encourager toujours la recherche, l'incessante confrontation des approches, des points de vue, des solutions apportées aux problèmes, etc. Peut-être, comme je l'expliquais plus

haut, que s'il était possible de nous confronter, volontaires et personnel de l'orphelinat, sans prendre en compte les rapports hiérarchiques qui font que l'on n'existe pas en soi mais par rapport à l'échelon supérieur ou inférieur, nous pourrions apporter tous ensembles non pas des réponses qui vaudraient ensuite pour des décennies à venir, mais des hypothèses de mise en route, toujours à essayer, à renouveler, à reprendre... Dans l'orphelinat d'El Alto, il n'était pas envisageable de discuter les méthodes de la directrice : le statut même de directrice lui donnait l'entière liberté et responsabilité des manières de faire avec les enfants. Elle devait certainement lui paraître très bonne, peut-être même la meilleure, mais n'y a-t-il pas là danger d'entrer dans un totalitarisme, hermétique à toute nécessité de recherche face à l'enfant ? Lorsque j'ai demandé à venir travailler le samedi et le dimanche, parce que ces jours-là étaient fermés aux volontaires, mais qu'il me semblait que pour les enfants comme pour les mamitas, le samedi n'était aucunement différent d'un lundi ou d'un mardi, la directrice m'a dit non. Et la seule raison qu'elle a bien voulu me donner était que « c'est mieux comme ça, mademoiselle ». Ainsi, de telles situations peuvent amener à de véritables terrorismes, tel que tout questionnement ou toute recherche deviennent impossibles : je n'ai pas pu savoir pourquoi je n'avais pas le droit de venir les aider le week-end, le dialogue était coupé. C'est à partir de situations telles que celles-ci qu'il nous engager la 'désobéissance', qu'il faut entrer en résistance. Parce que ne sommes-nous pas, comme le dit très justement René Clément, à « *égalité d'incomplétude réciproque* » devant l'enfant ? Effectivement, « *quelle que soit la place de maîtrise ou de pouvoir que nous occupons, nous ne pourrons jamais être les seuls dépositaires du juste, du bien et du bon pour un enfant et sa famille* »⁹.

D'innombrables possibilités s'offrent alors à nous. Puisqu'il nous faut toujours inventer, et ce *avec* l'enfant, et non plus seulement *pour* l'enfant, le champ des possibles est infini. C'est en faisant mes recherches de possibilités de structures bienveillantes pour l'enfant que j'ai pris connaissance des travaux d'Emmi Pickler à Loczy, de Françoise Dolto avec ses Maisons Vertes, de Maria Montessori et ses écoles... Les possibilités sont nombreuses pour tenter d'accueillir un enfant de manière bienveillante, d'accompagner les parents

⁹ René Clément dans *Enfant en souffrance* aux Ed. Stock/ Laurence Pernoud, 1981

lorsqu'ils se retrouvent démunis, de proposer des temps informels de dialogue et de partage entre personnes soignantes. Certainement cela demande plus de temps, plus d'efforts, et peut-être plus de concessions à faire, pour toujours se rappeler que nous sommes à *égalité d'incomplétude réciproque*. Je trouve très belle cette expression qui nous replace dans nos limites, lorsque le travail social, dangereusement, transforme souvent ses acteurs en êtres omniscients et omnipotents, que l'enfant doit percevoir plus souvent comme de grands sorciers dépositaires de son destin.

En conclusion

L'écriture s'arrête ici (pour le moment !) mais elle ne clôt pas les recherches dans lesquelles je me suis lancée pour tenter d'endiguer nos rapports violents avec les enfants. Je n'aurais jamais pu soupçonner que mon expérience volontaire en Bolivie ferait surgir de telles prises de conscience. Il me faut également redire l'importance de ce travail d'écriture, d'appropriation et d'intellectualisation quant à cette expérience. Sans cela, peut-être n'aurais-je pas pris le temps de revenir sur mes rapports d'étonnement, esquisses du bouillonnement que le volontariat et l'interculturalité font naître, nécessairement. Lorsque je suis rentrée de Bolivie et que j'ai commencé les recherches pour mon mémoire, ma réflexion a mûri. Ces recherches m'ont permis d'élargir ma pensée, d'abord centrée sur la Bolivie et l'orphelinat, ses méthodes, et de me pencher sur la question plus générale de la violence, physique ou morale, fait aux enfants. Cette question m'a réellement permis de modifier le regard que je porte sur l'enfant, et mes rapports avec lui. Je veux cesser de le considérer comme un être qui doit tout apprendre des adultes et qui doit se taire pour écouter ce qu'ils ont à lui dire, ou à dire. J'aimerais partager cette prise de conscience que l'éducation ne se réduit pas à l'obéissance, à l'autorité. Je crois qu'il nous faut retrouver une bienveillance à l'égard de l'enfant que nous avons tous été, comme le dit Alice Miller, avant même de pouvoir être bienveillant envers les enfants qui nous sont confiés. Changer notre regard demande aussi de changer son vocabulaire, de ne pas faire de terribles rapprochements tels que 'retomber en enfance' lorsque l'on parle de la vieillesse par exemple, ô combien significatifs dans nos rapports avec la faiblesse et la dépendance. Une fois ces prises de conscience faites, alors, n'ayons pas peur de nous indigner, ne laissons pas s'instaurer des systèmes proches de l'univers si effrayant de Kafka, où l'homme est un petit rouage de la machine-administration, et entrons en résistance.

La liste est longue des exemples de nos contemporains qui écrivent et agissent sur l'urgence à se dés-éduquer, à apprendre la désobéissance.

Parce que voilà :

« Nous avons compris une grande vérité, à savoir que ce n'est pas le fusil, ce ne sont pas les chars, ce n'est pas la bombe atomique qui engendre le pouvoir, et le pouvoir ne repose pas sur eux. Le pouvoir naît de la docilité de l'homme, du fait qu'il accepte d'obéir.

... Nous savons donc quelle peut être la force foudroyante de l'insoumission de l'homme. Et les puissants le savent aussi ».

Bibliographie

Ouvrages

JENNY AUBRY, *Enfance abandonnée, la carence de soins maternels*, Scarabée & Compagnie / A.M. Métaillé, 251 pages

VIRGINIE BABY, *El Alto de La Paz – Un bidonville d'altitude au cœur de l'Amérique latine*, Mémoire de DEA réalisé sous la direction de M. Hervé THERY, Université de Paris-X Nanterre, Septembre 1995, 143 pages

CARMEN BERNAND & SERGE GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde, Tome 1 – De la découverte à la conquête*, Fayard, 767 pages

CARMEN BERNAND & SERGE GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde, Tome 2 – Les métissages*, Fayard, 790 pages

RENE CLEMENT, *Parents en souffrance*, Stock/Laurence Pernoud, 1996, 337 pages

MYRIAM DAVID & GENEVIEVE APPELL, *Loczy ou le maternage insolite*, Editions Eres 2008, 262 pages

FRANCOISE DOLTO, DANIELLE RAPOPORT, BERNARD THIS, *Enfants en souffrance*, Stock/Laurence Pernoud, 1981, 230 pages

FRANCOISE LESTAGE, *Naissance et petite enfance dans les Andes Péruviennes – Pratiques, rites, représentations – Préface de Carmen Bernand*, L'Harmattan Connaissance des hommes, 1999, 300 pages

ABRAHAM MASLOW, *Devenir le meilleur de soi-même – Besoins fondamentaux, motivation et personnalité*, Eyrolles, Coll. Editions d'Organisation, 2008, 383 pages

OLIVIER MAUREL, *La fessée – Questions sur la violence éducative*, 2005, Sète, La plage, 143 pages

ALICE MILLER, *C'est pour ton bien – Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, traduction Jeanne Etoré, Editions Aubier, Paris 1984, 319 pages

ALICE MILLER, *La connaissance interdite*, traduction Jeanne Etoré, Editions Aubier, Paris 1988, 245 pages

JEAN-MARIE MULLER, *Dictionnaire de la non-violence*, Le Relié Poche, 408 pages

NATHAN WACHTEL, *La vision des vaincus – Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, Gallimard, 395 pages

Articles

« Prendre soin – Le tout-petit peut mourir s’il n’a pas de contacts affectifs », Quotidien La Croix du 28/08/2013, interview de Sylviane Giampino – psychanalyste, par Claire Lesegretain

Sites Internet

L’emmaillotement – L’Histoire par l’image, consulté en mai 2013

http://www.histoire-image.org/site/etude_comp/etude_comp_detail.php?analyse_id=942

Zona Cruz : « Les indigènes sont-ils tous des exclus ? » Interview de Enrique Herrera Sarmiento, anthropologue d’origine péruvienne. Consulté en mai 2013

<http://zonacruz.blogspot.fr/2011/06/les-indigenes-sont-ils-tous-des-exclus.html>

Bolivie – Estado Plurinacional de Bolivia, consulté en mai et juin 2013

<http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amsudant/bolivie.htm>

L’Observatoire de la Violence Educative Ordinaire, consulté en mai, juin, juillet 2013

<http://www.oveo.org/index.php>

Alice Miller – Abus et maltraitance de l’enfant, consulté en mai, juin, juillet, août 2013

http://www.alice-miller.com/index_fr.php

Conseils et ressources et parentalité bienveillante, consulté en mai 2013

<http://www.les-supers-parents.com>

Journal des anthropologues – L’idéologie humanitaire, consulté en avril 2013

<http://jda.revues.org/3084>

Para los niños – Bolivia, consulté en mai, juin, juillet 2013

<http://www.boliviaparalosninos.org/es/>

SEDEGES LA PAZ – Gobierno Autonomo Departamental de La Paz, consulté en mai, juin, juillet 2013

http://www.gobernacionlapaz.gob.bo/index.php?option=com_content&view=category&id=29:sedeges-informa

Françoise Dolto – Les maisons vertes, consulté en juillet et août 2013

<http://www.dolto.fr/archives/siteWeb/maison.htm>

<http://www.lamaisonverte.asso.fr>

<http://www.arte.tv/fr/les-maisons-vertes/2301708,CmC=2286208.html>

Loczy – Réflexions sur l’enfance, consulté en juillet et août 2013

<http://www.pikler.fr>

Vidéos

Maison Verte – Vidéo INA

<http://www.ina.fr/video/CAB98041403>

Emission de radio (retransmission) – La violence éducative ordinaire et ses conséquences

<http://www.youtube.com/watch?v=yhc1mq7etLk>

Annexes

Annexe 1

« L'amour parental sous condition »

Article d'Alfie Kohn⁽¹⁾, auteur et conférencier américain, paru le 14/09/2009 dans le New York Times sur une forme de violence éducative très ordinaire : le système d'éducation basé sur la récompense et la punition, considéré par la plupart des spécialistes et des parents comme la seule alternative possible aux châtiments corporels.

Publication de la version longue – parue sur le site d'Alfie Kohn sous le titre Parental Love with Strings Attached – sur le site de l'Observatoire de la Violence Educative Ordinaire, le 21/09/2009

« Il y a plus de 50 ans, le psychologue Carl Rogers suggérait que la réussite d'une psychothérapie reposait sur trois éléments clés. Le thérapeute devait être authentique et ne pas se cacher derrière le masque du professionnalisme. Il devait comprendre correctement ce que ressentait son client. Et il devait s'abstenir de tout jugement, afin d'avoir envers ceux qui recherchaient son aide une attitude « inconditionnellement positive ». Ce dernier point n'est pas des moindres. Non seulement parce qu'il est difficile à mettre en pratique, mais parce que le fait qu'il soit nécessaire en dit long sur la façon dont nous avons été élevés. Rogers pensait que le thérapeute devait accepter son client sans conditions afin que celui-ci puisse commencer à s'accepter lui-même. Et si tant de gens désavouent ou répriment toute une partie de leur personnalité, c'est parce que leurs parents ont posé à leur affection des « conditions de mérite » : je t'aime, mais seulement quand tu te conduis bien (quand tu as de bonnes notes à l'école, quand tu impressionnes d'autres adultes, quand tu es sage, ou mince, ou poli, ou mignon). La conséquence de tout cela est qu'il ne suffit pas que nous aimions nos enfants. Nous devons les aimer *sans conditions* – pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils font. En tant que père, je sais que c'est beaucoup demander. Mais cela devient d'autant plus difficile à une époque où la plupart des conseils qu'on nous donne signifient exactement l'inverse.

En fait, on nous suggère des astuces pour être des parents *conditionnels*, avec simplement deux versions : montrer de l'affection quand les enfants sont « sages », leur retirer notre affection dans le cas contraire. Ainsi, l'animateur de talk-show Phil McGraw nous explique, dans son livre *Family First* (« La famille d'abord », Free Press, 2004), que ce dont les enfants ont besoin ou envie doit leur être accordé ou refusé selon qu'ils se comportent ou non « comme nous le souhaitons », donc devenir une récompense. Et il ajoute que « ce qui a généralement le plus de valeur pour un enfant, c'est l'acceptation et l'approbation des parents ». De même, dans son livre *Supernanny* (Hyperion, 2005), l'animatrice américaine de l'émission, Jo Frost⁽²⁾, affirme que « les meilleures récompenses sont l'attention, l'appréciation et l'amour », et qu'on doit les retirer à l'enfant « lorsqu'il se conduit mal, jusqu'à ce qu'il exprime des regrets », auquel cas nous lui rendons notre amour. La parentalité conditionnelle ne se limite pas à la vieille école autoritariste. Certains parents qui ne donneraient une fessée sous aucun prétexte choisissent de discipliner leurs jeunes enfants en les isolant de force, tactique que l'on préfère appeler « mise à l'écart temporaire » (*time-out*). A l'inverse, le « renforcement positif » apprend aux enfants qu'on les aime – et qu'ils sont aimables – seulement lorsqu'ils font ce que nous approuvons (« c'est bien »). Curieusement, cela laisse à penser que le problème avec la récompense n'est peut-être pas qu'on l'utilise mal – ou qu'on l'accorde trop facilement, comme le prétendent les plus conservateurs –, mais plutôt que c'est encore un moyen de contrôle, et à ce titre comparable à la punition. Le message essentiel de tous les types de parentalité conditionnelle est que l'enfant doit mériter l'amour du parent. Un enfant qui vit constamment sous ce régime, disait Rogers, finira peut-être par avoir besoin d'un thérapeute pour trouver l'acceptation inconditionnelle qu'il n'a pas reçue lorsque c'était important pour lui. Mais, avant de rejeter les pratiques éducatives en vigueur, il serait bon de savoir si nous avons des preuves de ce qu'avancait Rogers. Or, c'est le cas aujourd'hui. En 2004, deux chercheurs israéliens, Avi Assor et Guy Roth, ont mené une enquête en collaboration avec Edward L. Deci, spécialiste américain de la psychologie de la motivation. Ils ont demandé à 100 étudiants si l'amour qu'ils avaient reçu de leurs parents dépendait

apparemment de facteurs comme le fait qu'ils réussissent à l'école, qu'ils fassent beaucoup de sport, qu'ils soient respectueux des autres ou qu'ils répriment des émotions telles que la colère ou la peur. D'après cette enquête, les enfants qui avaient reçu une approbation conditionnelle avaient certes un peu plus de chances de se conduire comme le parent le souhaitait, mais ce résultat était obtenu à un prix élevé. D'abord, ces enfants avaient tendance à éprouver du ressentiment envers leurs parents et à moins les aimer. Ensuite, ils déclaraient souvent que leurs actes étaient davantage dictés par « une forte pression intérieure » que par « un vrai sentiment de choisir ». Enfin, leur joie d'avoir réussi quelque chose durait rarement longtemps, et ils éprouvaient souvent de la culpabilité ou de la honte. Dans une étude parallèle, le Dr Assor et ses collègues ont interrogé des mères d'enfants déjà adultes. Sur cette génération aussi, la parentalité conditionnelle avait causé des dégâts. Les mères qui, enfants, ne s'étaient senties aimées que lorsqu'elles répondaient aux attentes de leurs parents avaient un plus faible sentiment de leur valeur en tant qu'adultes. Pourtant, malgré ces effets négatifs, elles avaient davantage tendance à recourir à l'affection conditionnelle avec leurs propres enfants. En juillet de cette année [2009], les mêmes chercheurs plus deux collègues du Dr Deci à l'université de Rochester ont publié deux études reproduisant et complétant l'enquête de 2004. Les sujets étudiés étaient cette fois des élèves de seconde, et, dans leurs questions, les chercheurs ont soigneusement distingué le supplément d'approbation accordé lorsque l'enfant faisait ce que les parents voulaient du retrait d'approbation dans le cas contraire. Ces études ont montré des effets dommageables de la parentalité conditionnelle tant « positive » que « négative », mais avec des résultats légèrement différents. Le conditionnement positif réussissait parfois à faire travailler davantage les enfants dans le domaine scolaire, mais au prix de sentiments malsains de « compulsion interne ». Le conditionnement négatif ne marchait même pas à court terme et ne faisait qu'accroître les sentiments négatifs des adolescents envers leurs parents. Ce que ces études et quelques autres nous disent, si nous voulons bien l'entendre, c'est que féliciter les enfants lorsqu'ils font quelque chose de bien n'est pas une alternative satisfaisante au rejet ou à la punition lorsqu'ils font quelque chose de mal. Les deux sont

de la parentalité conditionnelle, les deux sont contreproductifs. Le psychologue d'enfants Bruno Bettelheim, bien qu'il reconnût volontiers que la version négative de la parentalité conditionnelle connue sous le nom de « mise à l'écart temporaire » pouvait causer de « profonds sentiments d'angoisse », la cautionnait pour cette raison même : « Quand nos mots ne suffisent pas, déclarait-il, la menace de lui retirer notre amour et notre affection est le seul moyen raisonnable de lui faire comprendre qu'il a intérêt à se conformer à notre demande. » Or, les faits suggèrent que le retrait d'amour n'est pas particulièrement efficace pour obtenir ce qu'on veut, encore moins pour favoriser le développement moral. D'ailleurs, même si nous réussissions – par exemple par le renforcement positif – à rendre nos enfants obéissants, l'obéissance vaut-elle que l'on prenne le risque de dommages psychologiques à long terme ? Et l'amour parental doit-il vraiment servir de moyen de contrôle des enfants ? D'autres types de critiques cachent des questions plus profondes. Albert Bandura, père de la branche de la psychologie connue sous le nom de « théorie de l'apprentissage social » (*social learning theory*), déclare qu'un amour inconditionnel « désorienterait les enfants et les rendrait difficiles à aimer » – une affirmation totalement démentie par les études empiriques. L'idée selon laquelle des enfants qu'on accepterait pour ce qu'ils sont feraient n'importe quoi et n'auraient plus aucun charme nous en apprend surtout beaucoup sur la vision pessimiste de la nature humaine qu'entretiennent ceux qui nous mettent ainsi en garde. Dans la pratique, la masse impressionnante d'informations collectée par Deci et ses collègues montre que l'acceptation inconditionnelle, par les parents comme par les enseignants, doit s'accompagner d'un « soutien à l'autonomie » : expliquer les raisons de nos demandes, donner le plus possible d'occasions à l'enfant de participer à la prise de décisions, se montrer encourageant sans manipuler, se demander sérieusement comment l'enfant voit les choses de son point de vue. Ce dernier point est important dans la définition même de la parentalité inconditionnelle. Pour la plupart, nous sommes prêts à affirmer que nous aimons évidemment nos enfants sans aucune restriction. Mais ce qui compte, c'est ce que l'enfant ressent de son point de vue – s'il se sent tout aussi aimé lorsqu'il fait une bêtise ou ne répond pas à notre

attente. Rogers ne l'a pas dit, mais je suis certain qu'il aurait été heureux de voir décroître la demande de thérapeutes qualifiés, si cela avait pu signifier que davantage de gens entraient dans l'âge adulte en ayant déjà connu le sentiment d'être acceptés sans conditions ».

⁽¹⁾: Alfie Kohn est l'auteur de 11 livres sur le comportement humain et l'éducation, dont *Unconditional Parenting* (« La parentalité inconditionnelle ») et *Punished by Rewards* (« Puni par les récompenses ») [Note de l'OVEO : ces livres ne sont malheureusement pas encore traduits en français.]

⁽²⁾: On peut voir ses « conseils aux parents » sur le site de l'émission. Le titre complet du livre est : *Supernanny: How to Get the Best from Your Children* – titre qu'on pourrait traduire un peu librement par : « Comment tirer le meilleur parti de vos enfants »... (Note de l'OVEO.)

Copyright 2009 by Alfie Kohn. Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

Traduction : Catherine Barret.

Annexe 2

La violence éducative, un comportement contre nature

Par Olivier Maurel, fondateur de l'OVEO

Article paru dans Biocontact n° 216 (septembre 2011), reproduit avec l'autorisation du magazine et publié le 29/03/2012 sur le site de l'OVEO

« Depuis plus de cinq mille ans, la quasi-totalité de l'humanité bat, frappe, gronde, injurie, punit, humilie les enfants. L'usage du bâton, du fouet, du martinet était encore, il y a peu, considéré comme normal en France et l'est toujours dans un grand nombre de pays. En France, aujourd'hui encore, 80 % des parents recourent à la gifle et à la fessée. Et la fréquence d'application de cette méthode d'éducation a engendré l'idée même qui la justifie : les enfants ne sont pas naturellement aptes à devenir des adultes ; ils ont besoin d'être « corrigés », « redressés ». Les corrections qui leur sont infligées inscrivent dans leurs neurones un cercle vicieux : on me corrige, je suis donc mauvais ; je suis mauvais, il faut me corriger.

Cette conviction est généralisée à tous les enfants. Selon un proverbe biblique, l'enfant porte la folie en lui et seul le bâton peut l'en faire sortir. Le christianisme attribue dès leur naissance à tous les enfants le péché originel. Les enfants ont souvent été considérés comme des animaux à dresser. Et pour couronner le tout, Freud a attribué aux enfants des pulsions de parricide, d'inceste et de meurtre !

L'humanité est meilleure qu'on ne le croit

Pourtant, aujourd'hui, les recherches sur le développement du cerveau des bébés et de leur comportement montrent que les enfants naissent dotés de formidables capacités relationnelles qui, respectées, les préparent à devenir des adultes capables de s'entendre convenablement avec leurs semblables. Rien d'étonnant à cela, puisque nous sommes des animaux sociaux.

Contrairement à ce qu'on croit souvent, l'agressivité infantile manifestée par certains enfants (morsures, tirages de cheveux, coups, bousculades) n'est pas la source de la violence des adolescents et des adultes. Des études québécoises¹ ont montré que cette agressivité qui se manifeste entre 18 mois et 4 ans connaît un pic vers 2 ans et demi, 3 ans, puis s'atténue progressivement au fur et à mesure que les enfants commencent à parler et donc à exprimer leurs émotions autrement que par l'agitation de leur corps. A condition toutefois que les gifles et fessées données par les parents n'aient pas validé les gestes violents des enfants comme un comportement adulte normal !

On sait aussi aujourd'hui que les bébés ont, très tôt, le sens de la logique et le sens moral, notamment le sens de la justice. Ils cherchent spontanément à aider ou à consoler une personne qu'ils voient en difficulté ou qu'ils voient souffrir². Et surtout, des comportements d'attachement, d'imitation, d'empathie se manifestent chez eux presque dès la naissance.

Mais quand la violence éducative vient percuter ces germes de sociabilité, elle les altère et les pervertit.

Les séquelles de la violence éducative

Imitateur-né, l'enfant enregistre, grâce à ses neurones-miroirs³, les gestes violents de ses parents à son égard ou à l'égard d'autres personnes et se prépare à les reproduire. Et ces gestes lui donnent comme modèle non pas une violence défensive, mais la violence du fort sur le faible. Quand l'enfant, qui éprouve un attachement vital pour ses parents, est frappé par eux, il apprend qu'on peut aimer et frapper l'être qu'on aime, leçon fidèlement mise en pratique par les conjoints violents.

Quant à la capacité d'empathie, l'obligation de se blinder (« même pas mal ! ») peut amener l'enfant à se couper de ses propres émotions pour ne pas trop souffrir, et donc à perdre cette capacité. Mais ressentir la souffrance des autres est le frein inné le plus fort à la violence. Coupé de ses propres émotions, on peut devenir un adulte impitoyable par insensibilité à la souffrance d'autrui.

Il faut ajouter à cela l'habitude prise de se soumettre non pas à sa conscience ou à la loi, mais à la violence et aux personnalités violentes, habitude aussi dangereuse pour la vie individuelle (incapacité à réagir face à un agresseur violent connu ou inconnu) que dans la vie sociale (soumission à des leaders politiques violents dont Alice Miller⁴ a montré qu'ils ont tous eu eux-mêmes une enfance détruite par la violence de leurs parents ou d'autres éducateurs).

Bien sûr, tous ceux qui ont été frappés ne subissent pas à plein ces séquelles de la violence éducative. L'affection manifestée à leurs enfants par la plupart des parents atténue ces effets. Beaucoup d'enfants ont l'occasion de rencontrer des personnes qui, par leur comportement bienveillant, adoucissent les effets nocifs des violences subies dans leur propre enfance.

Mais la majorité des victimes de la violence éducative en gardent la conviction paradoxale qu'il est normal d'humilier et de frapper les enfants, alors que le même traitement infligé à un adulte ou à une personne âgée leur paraît justifier de porter plainte. Une autre séquelle courante de la violence éducative est de ne pas voir la contradiction entre l'usage de cette violence et les règles morales les plus élémentaires inculquées aux enfants : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse* » et « *frapper un être faible et sans défense est une lâcheté* ».

Comment pouvons-nous répéter à satiété qu'« une bonne fessée n'a jamais fait de mal à personne » alors que nous savons depuis plus de 250 ans, grâce au récit qu'en a fait Jean-Jacques Rousseau⁵, qu'une seule fessée peut rendre un enfant masochiste à vie. Et que cet effet, dû à la proximité des

terminaisons nerveuses des fesses et des organes sexuels, a été confirmé plusieurs fois par d'autres victimes de fessées, sans compter l'abondance de sites masochistes sur Internet qui montrent que cet effet est probablement beaucoup moins rare qu'on ne le croit. Pourquoi ne sommes-nous pas conscients que fesser un enfant, c'est jouer à la roulette russe avec sa sexualité ?

Fermons la parenthèse de la violence éducative ordinaire

Nos cousins les grands singes et beaucoup de sociétés de chasseurs-cueilleurs ignorent l'usage de la violence éducative⁶, ce qui montre qu'il n'a rien de naturel. Il s'est développé à un moment de l'histoire de l'humanité, comme beaucoup de comportements aberrants et cruels que les hommes ont adoptés et conservés pendant des millénaires à cause de leur étonnante capacité d'adaptation et de soumission à l'ordre existant. Esclavage, mutilations rituelles, excision, infibulation, sacrifices humains, vendetta, torture judiciaire, peine de mort, violence contre les femmes, « crimes d'honneur », tout cela a été considéré comme indispensable au bon fonctionnement de la société, exactement comme nous croyons indispensable de corriger les enfants. Les opposants à ces usages ont passé pour de dangereux idéalistes jusqu'à ce qu'on reconnaisse qu'ils avaient raison et qu'on ne comprenne plus comment on avait pu être si cruel.

Il en sera certainement de même pour la violence éducative. Le mouvement a déjà commencé.

Respect des enfants et respect de la nature

Le respect de la nature commence par le respect de la nature des enfants. Violence sur les enfants et violence sur la nature sont liées. Avoir été maltraité et humilié nous coupe de nous-mêmes et rend difficile l'accès au simple plaisir d'exister par nos sensations, nos émotions, la relation avec les autres et avec la nature. Privé de ce simple bonheur, on cherche des compensations, soit dans les addictions diverses (alcoolisme,

toxicomanie...), soit dans l'avoir, le pouvoir et le paraître qui sont les ressorts de la machine économique et financière actuelle, laquelle ravage la biosphère.

Toute violence commise a pour origine une violence subie. Aimer et respecter les enfants est la condition de leur respect des autres et de la nature ».

1. Voir notamment Richard Tremblay, *Prévenir la violence*, éd. Odile Jacob.
2. Lire notamment sur ce sujet *Le Bébé philosophe* d'Alison Gopnik et Sarah Gurcel, éd. Le Pommier.
3. Découverts dans les années 1990 par Giacomo Rizzolati, auteur, avec Corrado Sinigaglia, du livre *Les Neurones miroirs*, éd. Odile Jacob.
4. Alice Miller, *C'est pour ton bien*, éd. Aubier, ou *L'Essentiel d'Alice Miller*, éd. Flammarion.
5. *Confessions*, livre I.
6. Voir notamment les témoignages de Jean Malaurie sur les Inuits, Margaret Mead sur les Arapesh, Claude Lévi-Strauss sur les Nambikwaras, Jean Liedloff sur les Yequanas et bien d'autres.

Annexe 3

« Toi et moi vivons une relation que j'apprécie et que je veux sauvegarder.

Cependant, chacun de nous demeure une personne distincte ayant ses besoins propres et le droit de les satisfaire.

Lorsque tu éprouveras des problèmes à satisfaire tes besoins, j'essaierai de t'écouter, de t'accepter véritablement, de façon à te faciliter la découverte de tes propres solutions plutôt que de te donner les miennes. Je respecterai aussi ton droit de choisir tes propres croyances et de développer tes propres valeurs, si différentes soient-elles des miennes.

Quand ton comportement m'empêchera de satisfaire mes besoins, je te dirai ouvertement et franchement comment ton comportement m'affecte, car j'ai confiance dans le fait que tu respectes suffisamment mes besoins et mes sentiments pour essayer de changer ce comportement qui m'est inacceptable. Aussi, lorsque mon comportement te sera inacceptable je t'encourage à me le dire ouvertement et franchement pour que je puisse essayer de le changer.

Quand aucun de nous ne pourra changer son comportement pour satisfaire les besoins de l'autre, reconnaissons que nous avons un conflit ; engageons-nous à le résoudre sans recourir au pouvoir ou à l'autorité pour gagner aux dépens de l'autre qui perdrait. Je respecte tes besoins et je dois aussi respecter les miens. Efforçons-nous de toujours trouver à nos inévitables conflits des solutions acceptables pour chacun de nous. Ainsi tes besoins seront satisfaits, et les miens aussi. Personne ne perdra, nous y gagnerons tous les deux.

De cette façon, en satisfaisant tes besoins tu pourras t'épanouir en tant que personne et moi de même. Nous créerons ainsi une relation où chacun pourra devenir ce qu'il est capable d'être. Et nous pourrons poursuivre notre relation dans le respect et l'amour mutuels et dans la paix ».

Thomas Gordon

Comment appréhender et affronter nos réactions lorsque l'on fait face à la petite enfance ? Face à des schémas comportementaux mal ajustés, comment laisser jaillir nos prises de conscience, les accueillir sans s'en effrayer, et s'appuyer sur elles pour mettre en acte une résistance nécessaire au maintien de rapports bienveillants avec l'enfant ? Quelles possibilités s'offrent à nous, aujourd'hui, pour résister aux systèmes éducatifs fonctionnant sur le schéma 'punition /récompense' ? Ce sont toutes des questions qui font écho à mon expérience de neuf mois en tant que bénévole dans un orphelinat bolivien et auxquelles j'essaye d'apporter des éléments de réponse dans ce mémoire. Comme il en va de même dans nos rapports avec l'enfance et humains en général, ce mémoire est en constant questionnement, en recherche de possibilités et en attente de confrontation avec d'autres expériences, qui viendront enrichir ces problématiques.

Mots-clefs : institution et structure sociales, bénévolat, enfance, Bolivie, éducation, violence, résistance